

Chapitre 1 : Le refuge à Poy et la famille Kotokossou

Le bus, après un voyage éprouvant, déposa Amani à la gare routière de Bidjan. La métropole l'accueillit dans un vacarme assourdissant, bien loin de la quiétude de son village. Avec ses maigres bagages, le jeune homme héla un taxi, direction le quartier de Poy, une adresse griffonnée sur un bout de papier. Cette adresse n'était pas le fruit du hasard. Une cousine lointaine, informée de ses difficultés à trouver un logement, avait contacté la famille Kotokossou, de vieux amis à elle, pour leur demander d'héberger le nouveau bachelier le temps qu'il prenne ses marques.

Le taxi s'enfonça dans les méandres de Poy, un quartier populaire et animé. Les rues étaient étroites, bordées d'étals colorés et de maisons modestes. Le véhicule s'arrêta finalement devant une maison de deux pièces, simple mais propre. Amani, le cœur serré par l'appréhension, descendit et frappa à la porte.

Le père, M. Kotokossou, un ancien militaire à l'allure rigide, l'accueillit avec une poignée de main ferme. Sa femme, une dame aimable et pleine de vie qui soutenait le budget familial par la vente de beignets, lui offrit un sourire chaleureux. « Amani, n'est-ce pas ? Ta cousine nous a prévenus de ton arrivée. Tu es ici chez toi. »

La famille, modeste mais d'une générosité immense, l'installa dans le salon qu'il partagerait avec les deux garçonnets, De Paris, 12 ans, et Philippe, 8 ans. Le logement était exigu, mais l'atmosphère était empreinte d'une chaleur humaine qui apaisa immédiatement les angoisses d'Amani.

Le repas du soir fut un moment de partage et de découverte. Amani, malgré la fatigue et le deuil, se sentit rapidement intégré. Il fit la connaissance des deux filles aînées, Raïssa, 16 ans, et Natacha, 14 ans. Fort de son statut d'aîné du groupe, il n'hésita pas à partager avec elles des conseils avisés sur les études et la vie. Les deux plus jeunes, Anna, 5 ans, et José, 3 ans, des gamines espiègles et adorables, l'observaient avec une curiosité silencieuse.

Dans cette maisonnée animée où M. Kotokossou, sous ses airs de militaire intransigeant, cachait une grande douceur, Amani trouva un havre de paix inattendu. Il atterrissait la veille de sa rentrée universitaire, un tournant décisif dans sa vie. Loin des siens, au cœur d'Abidjan, il avait trouvé une famille de substitution prête à l'accompagner dans cette

nouvelle aventure, un premier pas vers la réalisation de son idéal de justice.

Le lendemain matin, de bonne heure, M. Kotokossou, impeccable dans un vieux pantalon de treillis repassé, décida de présenter Amani au voisinage immédiat. Le quartier de Poy vivait au rythme de ses habitants, et la solidarité y était une monnaie d'échange essentielle.

Ils firent le tour des quelques concessions voisines. M. Kotokossou, d'un ton fier et martial, introduisait le jeune homme : « Je vous présente Amani, un parent qui vient d'avoir brillamment le baccalauréat. Il vient fréquenter la grande université publique d'ici ! »

À chaque porte, Amani recevait le même accueil chaleureux. Une poignée de main vigoureuse, sincère, accompagnée de la même expression invariante : « Ici, c'est la famille, hein ! Tu es ici chez toi. » Les mères de famille, affairées autour de leurs marmites ou de leurs étals, hélaient leurs enfants : « Venez saluer votre frère qui vient d'arriver de l'intérieur, hein ; aidez-le à s'intégrer ! »

Ce rituel, simple et répété, réchauffa le cœur d'Amani. Ce qui le toucha le plus, ce fut de constater qu'ici, dans la frénésie et la débrouille de Poy, personne ne posait de regard insistant ou apitoyé sur son pied clopinant. Sa canne, marquée par de multiples bosses rappelant le passage chez le ferronnier qui l'avait réparée, ne suscitait aucune curiosité déplacée. Il n'était pas défini par son handicap.

Une étrange communion s'installa. Bien que la misère ambiante fût palpable, une misère sans fin qui continuait de recueillir son lot de désœuvrés et d'aspirants à une vie meilleure, une dignité collective émanait des visages. Les sourires étaient francs, les gestes accueillants. Derrière chaque salutation, chaque regard, Amani crut invisiblement déceler un message silencieux, une compréhension partagée des défis à venir : « Bonne arrivée pour le partage de la "croix". » Il se sentit, pour la première fois depuis longtemps, non pas seul face à son destin, mais entouré d'une communauté prête à faire face, ensemble, aux réalités d'Abidjan.

Chapitre 2 : L'Épreuve du Bus N°85

Comme demandé par le père Kotokossou, De Paris accompagna Amani, de bonne heure, à l'arrêt du bus N°85 qui relie le quartier populaire de Poy à l'université le Bélier Blanc. L'aube pointait à peine, projetant des ombres grises sur la scène qui allait bientôt s'animer.

"Grand frère, arrête-toi ici, c'est la queue du rang", lui dit De Paris, désignant une masse grouillante de monde déjà formée bien avant l'heure supposée de passage du premier bus.

Amani s'avança, se résignant à l'inévitable. Le "rang" n'avait de nom que l'intention ; dans les faits, c'était une cohue, un chaos organisé par la nécessité et l'urgence. Les étudiants et lycéens, en majorité, se bousculaient déjà, impatients, nerveux. Les voix se mêlaient dans un brouhaha incessant, les sacs à dos heurtaient les visages, et chacun tentait de gagner quelques centimètres, au mépris de l'espace vital de son voisin. L'air était lourd, saturé de l'odeur âcre de la sueur et de la poussière matinale. C'était une lutte quotidienne, une bataille pour une place assise – ou du moins debout – dans l'unique moyen de transport qui les mènerait à temps à leurs cours. Amani, avec sa démarche particulière due à son handicap, se sentait vulnérable au milieu de cette marée humaine.

Soudain, un coup strident de sifflet, perçant l'atmosphère de tension. La FESCI était là !

Le syndicat des élèves et étudiants, dont les membres arboraient des allures quasi militaires – chemises rentrées, pas décidés, et une autorité qui n'acceptait aucune contestation – fit son apparition pour, disaient-ils, mettre de l'ordre. Leur présence imposait immédiatement un semblant de discipline par la force de l'intimidation.

Celui qui semblait être le plus gradé des syndiqués, une silhouette massive au visage fermé, balaya la foule du regard et repéra Amani. D'une voix forte qui dominait le tumulte, il lança : "Camarade handicapé, quitte le rang et viens te mettre devant ! Ici, il y a la discipline !"

Amani, surpris, obtempéra, se frayant un passage difficile jusqu'à l'avant de la file, sous les regards partagés d'envie et de compassion des autres usagers.

Puis, le vrombissement tant attendu du moteur du bus N°85 se fit entendre au loin. Ce fut le signal. L'ordre précaire instauré par la FESCI

vola en éclats. C'était l'instinct de survie qui reprenait le dessus. La foule, jusque-là contenue par la peur du syndicat, se rua vers la porte avant même que le bus ne soit complètement immobilisé.

Le désordre fut total. Les gens se poussaient, criaient, tentant de monter par la force. Amani, malgré sa position privilégiée, fut emporté dans le mouvement de foule. Des mains invisibles le tirèrent dans des directions opposées. Il perdit l'équilibre, trébucha. La bousculade était si violente qu'il faillit être écrasé contre le flanc métallique du bus par la pression exercée par les corps derrière lui. Il sentit une douleur vive au bras, une poussée immense sur sa poitrine.

Le bus, déjà plein à craquer en quelques secondes, redémarra dans un nuage de fumée noire, laissant derrière lui une vingtaine de personnes, dont Amani, sur le carreau. Essoufflé, le cœur battant, il se releva péniblement, le corps meurtri, conscient d'avoir échappé de peu à une blessure grave. Le premier bus était parti, et il devrait attendre le prochain, espérant une atmosphère moins chaotique.

Le deuxième bus arriva un quart d'heure plus tard, ravivant l'espoir et la tension des rescapés du premier assaut. Cette fois, la FESCI ne laissa aucune place à l'improvisation. Le syndiqué le plus gradé, l'homme massif de tout à l'heure, donna de la voix, ses ordres claquant comme un fouet : « Du calme, camarades ! On se met en rang par deux ! Respectez la discipline syndicale, ou personne ne monte ! »

Son intervention fut cette fois plus vigoureuse. Avec ses acolytes, usant parfois de quelques claques bien senties sur les mains ou les épaules des plus impatients, ils canalisèrent la foule. Ils établirent un ordre strict, surveillant chaque montée.

Amani, toujours à l'avant grâce à sa désignation précédente, fut parmi les premiers à monter, presque poussé par un des syndiqués qui veillait à ce que les "priorités" soient respectées. Il se retrouva coincé près de la porte avant, dans un espace exigu où chaque centimètre carré était disputé. Le bus démarra, lourd de sa charge humaine, laissant derrière lui une nouvelle vague de déçus.

Le trajet fut une épreuve de promiscuité. Le bus N°85, cahotant sur les routes inégales, était un microcosme de la vie urbaine ivoirienne. Amani, écrasé entre un vendeur de sachets d'eau et une étudiante dont le sac lui rentrait dans les côtes, tentait de garder son équilibre précaire. L'air,

rapidement vicié, se chargeait d'odeurs mêlées de transpiration, de parfums bon marché et de diesel.

La vie à bord était un spectacle permanent. Des rabatteurs de toutes sortes vantaient les mérites de médicaments traditionnels, de stylos bon marché ou de beignets. Les conversations allaient bon train, passant des nouvelles politiques aux résultats sportifs, couvrant un spectre sonore qui rendait toute réflexion personnelle difficile. Amani se fit le plus petit possible, s'accrochant à une barre métallique, ses pensées tournées vers l'inconnu qui l'attendait à l'université.

Le bus traversa d'abord les méandres de Poy, un quartier de tôles et de béton, puis rejoignit les grands axes. Le paysage défilait, des étals de marché improvisés aux quelques bâtiments modernes qui se dressaient ici et là. Finalement, après une éternité de secousses et d'arrêts fréquents pour laisser descendre ou monter d'autres passagers au mépris des règles de sécurité, le bus pénétra dans le secteur de Belle Cité.

Le changement était palpable. Les rues étaient plus propres, les bâtiments plus structurés, les arbres plus nombreux. L'atmosphère, sans être celle de Poy, restait animée, mais d'une manière différente, plus ordonnée. C'était le quartier de l'université le Bélier Blanc, le lieu de tous les espoirs et de tous les défis pour Amani. Quand le bus s'arrêta finalement à l'arrêt principal du campus, Amani, soulagé, put enfin s'extirper de la masse, prêt à affronter ce nouveau chapitre de sa vie d'étudiant.

Le campus de l'université le Bélier Blanc était une révélation, un contraste saisissant avec l'arrêt de bus chaotique de Poy. Amani, une fois sorti du bus et débarrassé de la pression physique de la foule, fut frappé par l'ampleur des lieux.

Le site s'étendait sur des hectares, un véritable monde à part, ceint d'une clôture solide. L'architecture était un mélange éclectique de brutaliste et de moderne : de vastes bâtiments de béton brut, massifs et imposants, côtoyaient des structures plus récentes, aux façades de verre réfléchissant le soleil ivoirien. Des pelouses verdoyantes, bien entretenues, serpentaient entre les différentes facultés, offrant des havres de paix relatifs, jalonnés de bancs où quelques étudiants révisaient déjà, indifférents au bruit ambiant.

L'impression première était celle du gigantisme. Il y avait le bâtiment de la présidence, austère et formel ; la bibliothèque centrale, une pyramide

de savoir qui semblait aspirer les étudiants à l'intérieur ; les amphithéâtres, des édifices circulaires capables d'accueillir des milliers d'âmes ; et les innombrables blocs de salles de cours, des labyrinthes de couloirs et d'escaliers.

Mais plus impressionnant encore que les bâtiments était le nombre d'étudiants. C'était une véritable marée humaine qui circulait d'un point à l'autre. Des milliers de jeunes gens, des visages de toutes les ethnies de la Côte d'Ivoire et au-delà, se croisaient, se parlaient, riaient. Le campus bourdonnait d'une énergie palpable, un mélange d'ambition, de stress et de camaraderie.

Amani se sentait à la fois insignifiant et empli d'une immense espérance au milieu de cette foule. Les étudiants marchaient d'un pas pressé, ou traînaient en petits groupes, des liasses de photocopiés sous le bras. La diversité des styles vestimentaires, des plus décontractés aux plus apprêtés, ajoutait à la richesse du tableau.

Il s'arrêta un instant, observant ce monde nouveau. C'était là que tout se jouait désormais. Au milieu de ces milliers d'étudiants, de ces bâtiments imposants, Amani devait trouver sa place, tracer son chemin, prouver sa valeur. Il prit une grande respiration, ajusta son sac à dos, et se mit en marche, prêt à plonger dans l'immensité² du Bélier Blanc. Le voyage de Poy n'était que le prélude ; la véritable aventure commençait maintenant.

Chapitre 3 : Le Prix du Savoir

La première journée de cours à l'université le Bélier Blanc fut un tourbillon d'informations, de présentations de modules et de rencontres éphémères. Quand la fin d'après-midi arriva, Amani était épuisé, mais intellectuellement stimulé. L'excitation retomba brutalement au moment de penser au retour.

Rallier le domicile familial à Poy après les cours se révéla être une épreuve aussi ardue, si ce n'est plus, que le trajet matinal. La cohue de l'arrêt de bus, si dense le matin, se transformait le soir en une marée humaine désespérée, où la patience était une denrée rare. Le bus N°85 se faisait désirer, et quand il arrivait enfin, c'était la même bataille féroce pour y monter. La FESCI, moins présente le soir, laissait le chaos régner en maître. Amani, malgré toute sa volonté, mettait parfois plus d'une heure à trouver une place dans un véhicule surchargé, passant plus de temps à l'arrêt qu'à rouler.

Quand il franchissait enfin la porte de la modeste maison de Poy, la nuit était déjà tombée. Il était fatigué, le corps endolori par la bousculade et la station debout prolongée dans le bus. L'épuisement n'était pas seulement physique ; le cerveau bouillonnait encore des théories juridiques ou économiques – selon sa filière – qu'il avait absorbées toute la journée.

Le défi majeur se posait alors : comment étudier quand la fatigue vous cloue littéralement sur place ? La maison était petite, l'éclairage parfois faiblard, et le bruit de la vie du quartier, incessant. Amani se battait contre le sommeil qui lui tirait les paupières. Il devait se lever de bonne heure le lendemain pour être à l'arrêt de bus avant l'aube, un cycle infernal qui laissait peu de place à une concentration optimale pour les révisions du soir. Souvent, il s'endormait sur ses notes, la tête lourde d'informations à peine digérées.

À cette difficulté logistique et physique s'ajoutait une pression financière. Les cours magistraux étaient gratuits, mais le véritable enseignement, les travaux dirigés (TD), nécessitait l'acquisition de fascicules spécifiques. Chaque professeur avait son propre document, vendu à un prix qui, mis bout à bout, représentait une somme considérable pour les moyens limités de sa famille. Ces fascicules n'étaient pas facultatifs ; ils contenaient les exercices, les cas pratiques et les références indispensables pour valider les modules.

Le père Kotokossou faisait des sacrifices, mais l'argent manquait souvent. Amani se voyait contraint de choisir, de hiérarchiser les matières, ou de supplier des camarades de lui prêter leurs fascicules pour en copier quelques pages à la hâte, à la lumière d'une lampe tempête quand l'électricité faisait défaut. Ne pas avoir les documents nécessaires, c'était prendre le risque de ne pas pouvoir faire les travaux dirigés, et donc de rater une partie essentielle de sa formation.

Chaque soir, entre la fatigue qui l'accablait et le poids des exigences universitaires, Amani réalisait que le chemin vers la réussite était semé d'embûches. Mais la détermination, ce feu intérieur qui l'animait, restait intacte. Il se frottait les yeux, attrapait le fascicule le plus urgent, et se plongeait dans ses révisions, luttant contre la fatigue qui menaçait d'engloutir ses rêves d'avenir meilleur.

Dans cette lutte quotidienne contre la fatigue et le manque de moyens, Amani ne fut pas seul longtemps. La Providence, ou la chance des braves, mit sur son chemin deux figures lumineuses : Levié et Bakus. Ils formaient désormais un trio inséparable, unis par les mêmes épreuves et la même soif de réussite.

Levié, d'une nature calme et méthodique, était le fils d'un instituteur de province. Si les ressources n'étaient pas illimitées, la gestion était rigoureuse. Son père, conscient de l'importance cruciale des études, faisait de son mieux pour lui envoyer régulièrement de petites sommes d'argent, qui permettaient à Levié de payer ses documents essentiels, ses fascicules et de manger à sa faim.

Bakus, lui, était originaire du nord du pays, d'une famille d'éleveurs. Ses moyens étaient moins réguliers, mais plus conséquents quand ils arrivaient. Chez lui, l'économie se comptait en bétail. Au gré des demandes de son fils, son père vendait soit un bœuf, soit un mouton, envoyant ensuite l'argent à Bakus, qui se retrouvait soudainement à l'aise financièrement pour quelques semaines.

Très vite, le partage devint la règle au sein du trio. La solidarité n'était pas un vain mot pour eux. Quand Levié recevait de l'argent de son instituteur de père, il payait un repas ou un fascicule manquant pour l'un des autres. Quand Bakus avait fait une "vente de bœuf", il régalaient tout le monde et contribuait aux frais communs, souvent avec une générosité débordante.

Amani, de son côté, n'avait pas grand-chose à offrir matériellement. Sa famille se serrait déjà la ceinture au maximum. Mais il offrait son

intelligence vive, son acharnement au travail et sa gratitude infinie. Pendant les exposés, c'était souvent lui qui structurait les idées, qui synthétisait les recherches. Ils travaillaient souvent ensemble après les cours, profitant des moments où le campus était plus calme pour échanger, copier les notes d'Amani quand ils n'avaient pas les moyens d'acheter les documents, et s'encourager mutuellement.

Cette amitié indéfectible était un pilier pour Amani. Grâce à Levié et Bakus, la pression financière et la solitude face à l'adversité s'estompaient, laissant place à une force collective. Ils étaient la preuve vivante que l'union faisait la force, et que même dans un environnement aussi compétitif et difficile que l'université le Bélier Blanc, l'humanité et l'entraide pouvaient fleurir.

Chapitre 4 : Une Lumière au Bout du Tunnel

Les semaines passèrent, rythmées par le chaos des bus, la fatigue chronique et la solidarité du trio. Amani s'était forgé une routine, jonglant entre les cours, le travail de groupe avec Levié et Bakus, et ses heures de révision nocturnes. Sa situation, bien que difficile, s'améliorait grâce au soutien indéfectible de ses amis.

Un après-midi, alors qu'ils prenaient une courte pause à l'ombre d'un manguier près de la cafétéria, Bakus, le plus extraverti des trois, aborda Amani avec un air mystérieux.

« Grand frère Amani », commença-t-il, utilisant respectueusement le terme pour marquer l'affection, « j'ai une nouvelle qui pourrait t'intéresser. Vraiment t'intéresser. »

Amani, qui était en train de relire ses notes de droit constitutionnel, haussa un sourcil. « Ah bon ? Qu'est-ce que tu as encore trouvé, l'homme du Nord ? Une mine d'or ? »

Bakus rit, sa bonne humeur habituelle illuminant son visage. « Presque ! Pas de l'or, mais peut-être quelque chose de plus utile pour toi en ce moment. » Il baissa la voix, comme s'il partageait un secret d'État. « Tu sais, en traînant au service de la scolarité ce matin pour un problème de fiche d'inscription, j'ai entendu parler d'une association. »

Levié, qui écoutait d'une oreille distraite, se tourna vers eux. « Une association ? Il y en a des dizaines sur le campus, Bakus. »

« Oui, mais celle-ci est différente », insista Bakus. « C'est l'Association des Étudiants Handicapés du Bélier Blanc. »

Le cœur d'Amani fit un bond. Il cessa immédiatement de lire. L'existence d'une telle structure ne lui avait même pas traversé l'esprit, tant il était habitué à gérer son handicap seul ou avec l'aide ponctuelle de ses amis.

« Une association pour... pour nous ? » demanda Amani, l'incrédulité dans la voix.

« Exactement ! », confirma Bakus, enthousiaste. « J'ai demandé quelques renseignements. Apparemment, ils ont des bureaux, des responsables, et ils militent pour vos droits ici, sur le campus. Ils aident avec l'accessibilité, les problèmes de transport, et même pour le logement en cité universitaire ! »

Une étincelle d'espoir, qu'il n'avait pas ressentie depuis longtemps, brilla dans les yeux d'Amani. C'était une perspective concrète de voir certaines de ses difficultés quotidiennes allégées.

« Vraiment, ils s'occupent de tout ça ? » s'enquit-il. L'idée d'un soutien institutionnalisé, plutôt que de la seule charité ou de l'amitié de ses amis, était nouvelle et puissante.

« C'est ce qu'on m'a dit. Ils auraient même des contacts avec l'administration pour faciliter les choses. Je suis sûr qu'ils peuvent faire quelque chose pour toi, Amani. »

Levié, toujours pragmatique, ajouta : « Cela vaut la peine de vérifier. Ça pourrait changer beaucoup de choses, surtout pour le problème de logement qui pourrait t'éviter les bousculades au bus. »

Amani hocha la tête, un sourire prudent se dessinant sur son visage. « Où se trouvent leurs bureaux ? »

Bakus, fier de sa découverte, lui donna les indications précises. Le rendez-vous était pris mentalement. Pour la première fois depuis son arrivée à l'université, Amani n'avait pas seulement des amis solides, il avait peut-être trouvé des alliés institutionnels dans sa quête d'éducation, une lueur d'espoir pour naviguer plus facilement dans le labyrinthe du Bélier Blanc.

Le lendemain, Amani, accompagné de Levié et Bakus, se rendit au siège de l'Association des Étudiants Handicapés (AEH), situé dans un petit bâtiment annexe de la cité universitaire, un peu à l'écart des grands amphithéâtres. L'endroit, bien que modeste, dégagait une atmosphère d'accueil et d'organisation qui contrastait avec le chaos du reste du campus.

À l'intérieur, ils furent reçus par une jeune femme souriante, assise derrière un bureau encombré de dossiers. Elle s'appelait Sira et était la secrétaire de l'association.

« Bonjour, bienvenue à l'AEH », dit-elle chaleureusement, un léger sourire aux lèvres. « En quoi pouvons-nous vous aider ? »

Bakus prit la parole, tout en désignant Amani : « Nous avons un ami, Amani. Il est étudiant en première année et rencontre quelques difficultés liées à son handicap, notamment pour le transport et le logement. Nous pensions que vous pourriez l'orienter. »

Sira hocha la tête, un signe de compréhension immédiate. « Bien sûr. C'est exactement pour cela que nous sommes là. » Elle invita Amani à s'asseoir et lui expliqua le fonctionnement de l'association.

L'AEH était une structure de plaidoyer et de soutien. Ses membres, tous étudiants en situation de handicap, s'étaient organisés pour défendre leurs droits auprès de l'administration universitaire et du Centre régional des œuvres universitaires (Crou). Ils avaient réussi à obtenir quelques aménagements significatifs.

Les yeux d'Amani brillèrent. C'était une réponse directe et concrète à l'une de ses plus grandes angoisses financières.

« De plus », continua Sira, « nous travaillons en étroite collaboration avec le service social et la direction de l'université pour améliorer l'accessibilité. Pour le transport, nous ne pouvons pas faire de miracles avec les bus, mais nous sensibilisons les chauffeurs et la FESCI au respect de la priorité. Nous avons aussi des contacts pour l'obtention de bourses spécifiques au handicap et, si besoin, de logements adaptés sur la cité. »

Une lueur d'espoir grandissait en Amani. Loin d'être seul, il faisait désormais partie d'une communauté organisée, qui luttait collectivement. L'association lui offrait non seulement une aide matérielle potentielle, mais aussi un sentiment d'appartenance et une dignité nouvelle.

À la fin de la discussion, Amani remplit un formulaire d'adhésion. En sortant du petit bâtiment, accompagné de ses amis, il sentit un poids s'envoler de ses épaules. L'université restait un défi, mais désormais, il n'était plus un loup solitaire dans l'arène. Il avait des alliés, une structure pour le soutenir, et l'espoir d'une vie étudiante moins chaotique et plus équitable.

Chapitre 5 : Le "Cambodgien" de Drigo, un Maître Étudiant

Un mois s'était écoulé depuis la découverte de l'Association des Étudiants Handicapés (AEH), et la vie d'Amani avait pris un tournant radical. Le soutien de l'association, combiné à l'amitié indéfectible de Levié et Bakus, avait transformé son quotidien. Mais surtout, c'est Amani lui-même qui avait changé, trouvant sa place dans ce monde universitaire impitoyable.

Il avait rapidement intégré les rangs de l'AEH, non pas seulement comme bénéficiaire, mais comme membre actif. Son intelligence, sa détermination et son sens de l'organisation furent vite remarqués par les responsables, et notamment par Drigo, le président charismatique de l'association, un étudiant en pleine préparation de son diplôme de maîtrise.

Progressivement, Amani était devenu une figure connue du campus, et un surnom, affectueux mais révélateur, commença à circuler : « le Cambodgien de Drigo ». Loin d'être péjoratif, le terme d'argot local désignait un "colocataire clandestin", quelqu'un qui partageait la chambre d'un étudiant officiellement logé sur la cité universitaire, sans y être lui-même autorisé.

Amani n'avait pas seulement trouvé un mentor en la personne de Drigo ; il avait trouvé un toit sur le campus même. Fatigué du calvaire quotidien du bus N°85, Drigo, conscient des difficultés d'Amani, lui avait proposé de s'installer discrètement dans sa chambre de la cité U. Cet arrangement illégal, mais vital, changeait tout. Amani pouvait désormais étudier le soir sans être accablé par la fatigue du transport, et se réveiller le matin sans la peur de rater le premier bus.

Amani était devenu le bras droit de Drigo au sein de l'AEH, son loyal "cambodgien". Partout où allait Drigo pour plaider la cause des étudiants handicapés – auprès de l'administration, du Crous ou même de la FESCI – Amani n'était jamais loin. Il parlait avec assurance, aidait à organiser les réunions, et s'imprégnait de l'art de la négociation et du plaidoyer.

Ce nouveau statut lui conférait une visibilité et une influence inattendues. Sa démarche, qui le distinguait physiquement, était désormais associée à sa force de caractère et à son rôle au sein de l'AEH. Grâce aux aménagements obtenus et à une discipline de fer, Amani excellait dans ses études. Sa première année était déjà bien engagée vers la réussite, et ses aptitudes étaient évidentes. La transformation était si rapide et si complète que beaucoup oubliaient qu'il n'était qu'en première année. On le prenait pour un étudiant plus âgé, plus expérimenté.

Son image était celle d'un homme en maîtrise, maîtrisant sa vie, ses cours et son environnement, malgré son handicap. Le "Cambodgien de Drigo" n'était plus seulement Amani ; il était le symbole de la résilience, la preuve vivante qu'avec du soutien, de la détermination, et un peu d'ingéniosité clandestine, on pouvait surmonter les obstacles les plus ardues de l'université le Bélier Blanc. Amani avait trouvé sa voie, et il était prêt à marquer l'histoire du campus de son empreinte.

Le statut nouvellement acquis d'Amani, "le Cambodgien de Drigo", et son efficacité au sein de l'AEH ne passèrent pas inaperçus. Sa réputation grandissante le fit croiser le chemin d'un autre type d'étudiant, une figure incontournable du campus : Sohouéto.

Sohouéto n'était pas membre d'une association ; il était une entreprise à lui tout seul. Grand, svelte, toujours impeccablement vêtu, il avait le sourire facile et l'œil aux aguets pour toute opportunité de faire des affaires. Surnommé "le Ministre du Commerce" ou "Sohouéto le Magnat", il était l'incarnation de l'étudiant affairiste. Il avait la main dans tout : location de DVD piratés dans sa chambre clandestine, services de traitement de texte et de photocopie à des tarifs imbattables, et même une cabine téléphonique de fortune pour les étudiants qui n'avaient pas de portable. Il était le roi du système D, toujours présent au "black market" (marché noir) informel du campus pour dénicher les nouveautés high-tech ou les meilleures affaires.

La rencontre eut lieu à la cafétéria. Sohouéto, après avoir observé Amani pendant quelques jours, l'aborda avec une aisance déconcertante.

« Camarade Amani, si je ne m'abuse ? » lança-t-il, tendant une main ferme.

Amani, surpris par cette familiarité de la part d'un étudiant de maîtrise visiblement à l'aise, accepta la poignée de main. « C'est bien moi. »

« Sohouéto. Enchanté. » Il s'assit sans y être invité. « J'entends beaucoup parler de toi. On dit que le président Drigo t'a pris sous son aile. Et que tu es efficace. »

« J'essaie de me rendre utile, » répondit Amani, prudent.

Sohouéto rit, un rire franc et commercial. « Utile, c'est le mot. Je te vois partout, tu gères les dossiers, tu es introduit auprès de l'administration grâce à l'AEH. C'est du bon boulot. »

Il marqua une pause, le sourire aux lèvres, et se pencha légèrement. « Écoute, Amani. Tu as le réseau associatif, j'ai le réseau commercial. J'ai des contacts partout pour les fournitures, la nourriture, même pour les petits boulots. L'AEH a des besoins, n'est-ce pas ? Impressions de documents, organisation d'événements, peut-être même du transport adapté pour certains membres ? »

Amani comprit immédiatement où il voulait en venir. Sohouéto cherchait à utiliser l'influence et les besoins de l'AEH pour ses propres affaires.

« Je pense qu'on pourrait faire quelque chose ensemble, » continua Sohouéto, sûr de son effet. « Un partenariat gagnant-gagnant. L'association économise de l'argent, ses membres sont servis rapidement, et moi, je fais mon beurre. Je peux te fournir les photocopies à moitié prix, Amani. »

Amani, qui avait mûri rapidement sous la tutelle de Drigo, ne se laissa pas démonter par l'audace de l'homme d'affaires. Il était conscient du potentiel de cette offre, mais aussi des risques.

« Sohouéto, tes affaires sont tes affaires. L'AEH est une association de bénévoles qui œuvre pour une cause sociale, » rétorqua Amani, adoptant le ton sérieux qu'il avait appris de Drigo. « Tout partenariat doit être transparent et servir avant tout les intérêts des étudiants handicapés. Si tu as de bonnes propositions, tu devras les présenter officiellement au bureau exécutif. Et les prix devront être très compétitifs, voire subventionnés, pour que cela vaille la peine. Nous ne sommes pas là pour enrichir le marché noir. »

Sohouéto fut visiblement impressionné par la réponse directe et mesurée d'Amani. Le jeune étudiant de première année n'était pas seulement le "cambodgien" de Drigo ; il avait déjà l'étoffe d'un négociateur.

« Marché conclu, Amani, » dit Sohouéto, le sourire intact, mais avec une pointe de respect inattendue. « On se voit au prochain bureau. »

La rencontre avait posé les bases d'une collaboration potentielle, un nouvel exemple de la manière dont Amani, en un mois seulement, était passé de l'anonymat et de la lutte pour sa survie à un acteur respecté du jeu complexe de l'université le Bélier Blanc.

La rencontre avec Sohouéto, l'affairiste du campus, fut le point de départ d'une nouvelle dimension dans la vie universitaire d'Amani. Sohouéto était un homme-orchestre, toujours au cœur du marché informel, où il proposait une gamme de services impressionnante : location de DVD piratés, traitement de texte, photocopies, et même une cabine téléphonique pour ceux qui n'avaient pas de portable où ne pouvaient pas se permettre de faire des conversations téléphoniques car la communication de son portable coûtait plus cher.

Après leur première conversation, Sohouéto revint à la charge, cette fois avec une proposition plus précise, ciblant directement les besoins d'Amani. « Amani, tu as besoin d'argent de poche, de quoi manger correctement, de ne plus dépendre des "ventes de bœuf" de Bakus ou de la générosité de Lévié », lui dit-il un après-midi. « J'ai une activité simple pour toi : revendeur de cartes de recharge téléphonique. Une petite commission sur chaque vente. C'est discret, ça ne te prend pas beaucoup de temps, et ça te mettra à l'abri. »

Amani, pressé par le besoin d'autonomie financière et de ne plus être une charge pour ses amis ou sa famille, finit par accepter. Les semaines s'écoulèrent, et Amani intégra le réseau de Sohouéto.

Il était devenu un revendeur efficace. Grâce à son réseau au sein de l'AEH, il touchait une clientèle fidèle qui appréciait sa fiabilité et sa discrétion. Sa nouvelle activité lui assurait un revenu modeste mais régulier.

L'affaire prit une autre tournure lorsque Sohouéto lui confia une responsabilité supplémentaire. « J'ouvre un petit cybercafé, Amani, un vrai. Sohouéto Cybercafé. Il me faut quelqu'un de confiance pour gérer les soirées, après les cours. Les étudiants ont besoin d'internet pour leurs recherches, saisir leurs mémoires. »

Amani accepta le défi. Tous les soirs, après ses propres cours et ses engagements à l'AEH, il prenait les rênes du "Sohouéto Cybercafé". L'établissement, bien que modeste, était un centre névralgique pour les étudiants. Amani y assurait le service, guidait les novices dans leurs recherches, et gérant les paiements.

Cette nouvelle organisation lui permettait de concilier ses études, son engagement associatif et un emploi rémunéré. Il était passé de l'étudiant vulnérable qui luttait pour monter dans le 85 à un jeune homme autonome, respecté et affairé. Le "Cambodgien de Drigo" était désormais aussi le gérant du cybercafé, une figure montante du campus, jonglant avec brio entre ses rôles d'étudiant, d'activiste et de micro-entrepreneur. Sa vie à l'université le Bélair Blanc avait trouvé son équilibre, pavé d'opportunités saisies malgré les défis initiaux.

Chapitre 6 : Les Adieux d'Alima

Le rythme effréné de la vie d'Amani – entre les cours, l'AEH, et la gestion du cybercafé – fut brutalement interrompu par une nouvelle inattendue, qui frappait directement au cœur de ses souvenirs les plus tendres et les plus douloureux.

Un après-midi, Amani reçut un appel. C'était un numéro inconnu. Il décrocha, et une voix douce, familière entre toutes, lui parvint : « Allô, Amani ? »

C'était Alima. Le cœur d'Amani fit un bond, un mélange d'émotion et d'appréhension. Il ne l'avait pas vue depuis la fin du lycée. Alima, l'amour inavoué de sa jeunesse, celle pour qui il avait secrètement soupiré pendant des années. Au lycée, Amani l'aimait en silence, admirant sa grâce et son intelligence, mais n'osant jamais lui avouer ses sentiments, complexé par son handicap et leur différence de statut social. Alima, elle, avait le béguin pour Richard, le fils du préfet, un garçon sûr de lui et populaire. Amani en souffrait sans jamais le faire remarquer à Alima, se contentant d'être son ami.

« Alima ? Ça fait une éternité ! Qu'est-ce qui t'amène à m'appeler ? » parvint-il à articuler, essayant de masquer l'onde de choc qui le traversait.

Sa voix au téléphone était douce, mais chargée d'une certaine mélancolie. « Je voulais te l'annoncer moi-même, Amani. »

Une boule se forma dans la gorge d'Amani. Il sentit instinctivement que la nouvelle n'était pas anodine.

« Je me marie, Amani. La semaine prochaine. À la mosquée de Soukrou, selon les traditions. »

Le monde d'Amani, si stable un instant auparavant, vacilla. Alima, celle qu'il avait secrètement aimée, qui lui annonçait son mariage imminent. La douleur de l'amour perdu et jamais avoué resurgit, vive et amère.

« La semaine prochaine ? C'est... c'est soudain, » bafouilla-t-il, luttant pour garder un ton neutre.

« Oui, ça s'est décidé rapidement, » répondit Alima, une pointe de tristesse dans la voix qui fit tiquer Amani. Était-ce un mariage arrangé ? Forcé ? Ou était-ce simplement la mélancolie des adieux à la jeunesse ?

Il n'osa pas demander. Les traditions étaient ce qu'elles étaient, rigides et souvent impitoyables. Il ne pouvait que subir l'annonce, cette fois en tant qu'ami et prétendant éternellement silencieux.

« Félicitations, Alima. Je vous souhaite tout le bonheur du monde. » Les mots sonnèrent creux à ses propres oreilles.

« Merci, Amani. Je voulais juste que tu sois au courant. »

L'appel se termina rapidement. Amani raccrocha, le cœur lourd. Le fardeau de ses responsabilités sur le campus semblait soudain léger comparé au poids de ce regret. L'homme d'affaires, l'activiste, l'étudiant brillant redevint l'espace d'un instant le lycéen solitaire, souffrant en silence de l'amour perdu d'Alima.

Amani raccrocha, le cœur lourd. Le fardeau de ses responsabilités sur le campus semblait soudain léger comparé au poids de ce regret. L'homme d'affaires, l'activiste, l'étudiant brillant redevint l'espace d'un instant le lycéen solitaire, souffrant en silence de l'amour perdu d'Alima.

Submergé par une vague de désespoir et de solitude, Amani retourna en chambre sur la cité universitaire. Il s'assit à son bureau, fixant le mur, l'esprit embrouillé. Il avait besoin de parler, de vider son sac, de confier ce chagrin à quelqu'un qui comprendrait la complexité de ses émotions.

Il pensa immédiatement à De Gozo. De Gozo n'était pas sur le campus avec lui, mais était resté le confident malgré la distance qui les séparait, un confident, quelqu'un qui avait toujours été là pour lui, surtout parce qu'il savait ses sentiments pour Alima. Amani attrapa une feuille de papier et un stylo – le réseau de Sohouéto était moderne, mais parfois, seul l'écrit permettait de vraiment peser ses mots.

Il commença à écrire, sa plume courant sur le papier, déversant toute la frustration et la tristesse qu'il contenait depuis des années.

Cher De Gozo,

J'espère que tu vas bien de ton côté. Ici, la vie continue, entre les cours, l'AEH et le cybercafé. Les choses avancent, mais aujourd'hui, mon monde

s'est arrêté. Alima m'a informé qu'elle se marie la semaine prochaine. Mon cœur est en lambeau, mes yeux pleurent mon âme tressaille.

Que faire quand on est impuissant. Pas de moyen financier, pas beau ! Je pleure mon impuissance face à ma condition. Je voudrais t'exposer toutes les souffrances qui pressent mes entrailles mais les mots me manquent. Les Stoïciens nous enseignent que face à une situation dont on ne peut changer le cours des choses, on s'abstient et on supporte. Je vais boire ma bile, sourire à mon désespoir.

De Gozo, je crie, je pleure, je ris de toutes ces souffrances qui taillent ma chair. Je t'ennui peut être avec ces lamentations qui pourraient paraître puériles dans ma condition...

A bientôt frère mien.

Cinq jours plus tard, la réponse tant attendue de De Gozo arriva. Amani, fiévreux d'impatience, déchira l'enveloppe et lut les mots de son ami, cherchant désespérément du réconfort et de la perspective.

Mon cher Amani,

Ta lettre m'a touché droit au cœur. J'imagine ta douleur et ton désarroi. Je me souviens très de tes sentiments pour elle. Je sais à quel point ça doit être difficile de recevoir une telle nouvelle, surtout dans ces conditions.

Le désespoir que tu ressens est légitime. C'est le poids des regrets, le "et si" qui nous hante quand on ferme brutalement un chapitre. Mais Amani, mon frère, souviens-toi d'où tu viens et où tu es maintenant.

Tu n'es plus le lycéen complexé que tu décris. Tu es Amani, l'ex "Cambodgien", un étudiant qui excelle malgré toutes les épreuves que la vie t'a lancées. Tu te bats, tu gagnes, tu inspires les autres.

Alima se marie. C'est triste pour toi aujourd'hui. Mais peut-être que c'est une porte qui se ferme pour t'en ouvrir une autre, une meilleure. La vie universitaire que tu mènes est remplie d'opportunités, de rencontres. Ne laisse pas ce chagrin obscurcir tout ce que tu as construit en si peu de temps.

Ce qui t'anime, ce n'est pas seulement le désespoir, c'est aussi l'amour que tu es capable de ressentir. C'est une force, pas une faiblesse.

Pleure si tu dois pleurer, Amani. Laisse la douleur passer. Puis relève la tête. L'avenir est devant toi, pas dans le passé. Concentre-toi sur tes

études, sur tes amis, sur ton combat pour l'AEH. C'est là que réside ta grandeur.

Je suis là, même de loin. Force à toi.

Ton frère, De Gozo

La lettre de De Gozo fut un baume sur les blessures d'Amani. Elle ne faisait pas disparaître la douleur, mais elle la remettait en perspective. Elle lui rappelait qui il était devenu. Amani prit une profonde respiration. Il avait versé toutes les larmes qu'il avait à verser pour Alima et l'amour inavoué de sa jeunesse.

Il plia soigneusement la lettre, la glissa dans sa poche, et se releva. Il était l'heure de rejoindre le Sohouéto Cybercafé. L'étudiant en maîtrise d'actions, l'ex "Cambodgien de Drigo", avait du travail.

Chapitre 7 : Fin d'Année et Divergence de Chemins

L'année universitaire tirait à sa fin. La chaleur de la saison sèche s'installait sur le campus, apportant avec elle l'odeur des examens de fin d'année et l'appréhension de l'avenir. Amani, fort de son succès académique et de ses activités au sein de l'AEH et du cybercafé, se promenait avec Levié, discutant de leurs projets respectifs. Bakus, comme à son habitude, était parti "au marché" pour écouler quelques affaires.

Ils marchaient lentement près des terrains de sport, l'atmosphère plus détendue qu'en début d'année. La question de l'orientation future devenait de plus en plus pressante.

« Pour moi, c'est clair, » affirma Levié, son visage réfléchi et sérieux comme toujours. « Après cette première année, je valide et je continue. Il faut aller jusqu'au bout, Amani. La licence, puis le master. C'est la seule voie pour un avenir stable, pour devenir quelqu'un d'influent, comme mon père l'espère. Il faut s'accrocher aux études, peu importe le temps que ça prend. »

Levié était le pur produit de la méritocratie scolaire, croyant fermement que la persévérance académique était la seule clé.

Amani écoutait, hochant la tête, mais ses pensées étaient ailleurs, au village, avec sa mère et sa petite sœur, N'gouanlessa. Le poids de leur situation le tirait constamment. Il avait réussi à s'émanciper, mais le reste de sa famille restait dans la précarité.

« Je comprends ton point de vue, Levié, et tu as raison sur le principe, » répondit Amani, s'arrêtant pour faire face à son ami. « Mais j'ai des responsabilités qui m'appellent plus vite que le diplôme de master. »

Levié fronça les sourcils. « Qu'est-ce que tu veux dire ? Tu comptes abandonner ? »

« Non, pas abandonner, » précisa Amani. « Je veux finir l'année, valider mes crédits. Mais je pense sérieusement à passer un concours. »

« Un concours ? Lequel ? »

« N'importe quel concours de la fonction publique accessible après la première année ou le DEUG, qui me permettrait d'avoir un emploi rapidement. » Amani marqua une pause, l'émotion affleurant dans sa voix. « Je veux pouvoir aider ma mère, Levié. Je veux pouvoir subvenir aux

besoins de N'gouanlessa, qui est restée au village. Elles comptent sur moi. Je ne peux pas attendre encore quatre ou cinq ans pour avoir une Maîtrise et commencer à gagner ma vie. »

Le dilemme entre l'ambition personnelle à long terme et la nécessité familiale immédiate était le nœud de l'existence d'Amani.

« Mais Amani, ce serait dommage, » insista Lévié. « Tu es si bon ! Tu pourrais aller très loin dans le droit. »

« Je sais, » dit Amani, avec une résignation teintée de détermination. « Mais la vie, ce n'est pas seulement ce que l'on veut pour soi, c'est aussi ce que l'on doit aux siens. Si je peux passer un concours d'administrateur adjoint ou quelque chose de similaire, je pourrais commencer à travailler, à envoyer de l'argent au village, et assurer un avenir décent à ma famille. Les études, je les reprendrai peut-être plus tard, en cours du soir. »

La discussion se poursuivit, le ton basculant rapidement vers une mélancolie profonde de la part d'Amani, qui laissait paraître la charge émotionnelle qui pesait sur ses épaules depuis des mois.

« Tu sais, Lévié, ce n'est pas seulement une question d'argent ou de diplômes », confia Amani, sa voix devenant plus douce et plus grave. « C'est l'impression constante d'être en sursis. D'avoir de la chance d'être ici, alors qu'elles sont là-bas, à trimer, à espérer un miracle qui s'appelle moi. »

Il marqua une pause, fixant l'horizon lointain du campus. « J'ai l'impression de trahir quelque chose en restant ici à ne penser qu'à mon propre avenir brillant, alors que leur présent est si sombre. Ma mère a déjà tellement sacrifié. N'gouanlessa mérite mieux que la vie de village qui l'attend si je n'agis pas vite. »

Lévié, d'ordinaire si pragmatique, fut touché par la sincérité et la tristesse d'Amani. Il comprit que le dilemme de son ami n'était pas un simple choix de carrière, mais un poids moral, presque une dette existentielle.

« Le concours, c'est ma façon de rembourser cette dette, » continua Amani, un sourire triste aux lèvres. « C'est moins prestigieux qu'une Maîtrise en droit, peut-être. Mais ça me permettrait de respirer, de savoir qu'elles sont à l'abri. »

Il se tourna vers Lévié, ses yeux exprimant toute la lassitude accumulée depuis le début de l'année. « J'aimerais avoir ta liberté, Lévié. Ta liberté

de ne penser qu'à l'excellence académique. Moi, je dois penser à survivre, et à faire survivre les miens. »

Levié posa une main sur l'épaule d'Amani, comprenant qu'aucune logique académique ne pourrait rivaliser avec la force de cet amour filial et fraternel. « Je comprends, mon frère, » dit-il simplement. « Quel que soit ton choix, on sera là. »

La discussion se termina sur cette note mélancolique, laissant Amani avec ses résolutions. Il devait agir. Pour cela, il avait besoin de conseils avisés.

Il pensa immédiatement à Koffi. Koffi, l'ami du collègue Koun-Espoir, fréquentait l'Université de Daloa, loin du tumulte du Bélier Blanc. Bien qu'il fût encore étudiant, Koffi avait une connaissance pointue du système éducatif et des débouchés, ayant toujours été très informé sur les carrières administratives.

Le soir même, dans le calme relatif de sa chambre universitaire, Amani s'assit pour écrire une lettre détaillée à Koffi. Il lui exposait son dilemme, son ambition de poursuivre ses études, mais surtout, l'urgence de sa situation familiale et son désir ardent d'aider sa mère et sa petite sœur.

Cher ami Koffi,

J'espère que cette lettre te trouvera en bonne santé à Daloa. Je t'écis aujourd'hui car j'ai besoin de tes lumières et de tes conseils précieux.

L'année universitaire touche à sa fin ici, au Bélier Blanc. J'ai bien travaillé, et je suis sur le point de valider ma première année de droit. Mon ami Levié me pousse à continuer jusqu'à la Maîtrise, mais la situation de ma famille, restée au village, pèse lourdement sur ma conscience. Je ne peux plus attendre.

J'ai pris la décision de passer un concours de la fonction publique dès que possible, pour obtenir un emploi rapidement et subvenir à leurs besoins. Mon objectif est de m'assurer qu'elles ne manquent de rien, avant de penser à mon propre avancement académique à long terme.

C'est là que j'ai besoin de ton expertise, ami. Avec mon profil (niveau Bac + 1, bientôt Bac + 2 si je valide), quels sont les concours auxquels je peux prétendre ? Je cherche des postes qui offrent un profil de carrière intéressant, où je pourrais évoluer avec le temps. Quels sont les différents concours qui s'ouvrent à moi dans l'administration, ou ailleurs ?

J'attends avec impatience ton avis. Prends soin de toi à Daloa.

Ton ami, Amani

Amani posta la lettre le lendemain matin, un sentiment d'espoir renouvelé dans la poitrine. Sa mélancolie s'était muée en détermination. La réponse de Koffi serait l'étape suivante, le plan de bataille pour sa nouvelle mission de vie.

La réponse de Koffi ne se fit pas attendre. Elle arriva quelques jours plus tard, concise, pragmatique, et dénuée de tout lyrisme, reflétant la dure réalité du système administratif ivoirien.

Cher Amani,

J'ai bien reçu ta lettre et je salue ta détermination. Ton sens des responsabilités t'honore. Cependant, je dois être honnête avec toi, comme tu l'as toujours été avec moi au collège Koun-Espoir.

Tu me demandes quels concours passer et comment réussir. La vérité, Amani, c'est que pour réussir à un concours de la fonction publique ici, il ne suffit pas d'être brillant ou d'avoir les diplômes requis. Il faut avoir "un réseau".

Le réseau, c'est le piston, la connaissance haut placée qui appuie ton dossier, qui s'assure que ton nom ne se perde pas dans la masse, voire, soyons francs, qui garantit ta place avant même les épreuves.

Or, le réseau nécessite des moyens. Des moyens financiers pour "arroser" les intermédiaires, pour payer les bonnes personnes, ou des moyens sociaux, c'est-à-dire être le fils de quelqu'un d'important.

Toi et moi, nous n'avons ni l'un ni l'autre. Nous venons de familles modestes. Tenter un concours maintenant avec ton niveau actuel, sans "réseau", c'est presque certain de perdre ton temps et le peu d'argent que tu pourrais investir dans l'inscription et le déplacement.

À mon humble avis, le mieux pour toi, c'est de sécuriser tes acquis. Continue tes études, au moins jusqu'à l'obtention du DEUG (Diplôme d'Études Universitaires Générales), c'est-à-dire valider ta deuxième année Universitaire.

Avec un DEUG, tu pourras rentrer dans une école de formation de niveau supérieur, où les places sont un peu moins soumises au piston et où ton mérite aura plus de chances de payer. C'est un chemin plus long, je sais, mais c'est le chemin sûr.

Réfléchis bien, Amani. Ne te brûle pas les ailes en courant après l'illusion d'un emploi immédiat. Vise la sécurité à long terme.

Ton ami, Koffi

La lettre de Koffi fut une douche froide. Elle douchait ses espoirs d'une solution rapide. Le réalisme brutal de son ami le ramenait à la case départ, mais avec une clarté nouvelle sur les obstacles systémiques. Amani comprit qu'il devait revoir ses plans. L'attente serait plus longue, mais la récompense, si elle venait, n'en serait que plus méritée et plus sûre.

Chapitre 8 : Le Tournant de Yamoussoukro

Deux années s'étaient écoulées depuis la réponse pragmatique de Koffi. Amani, écoutant les conseils de son aîné, avait mis de côté l'idée d'un concours immédiat. Il s'était accroché, jonglant toujours entre ses cours, l'AEH, le cybercafé de Sohouéto, et sa vie de débrouillardise sur le campus. Sa persévérance avait payé : Amani venait d'obtenir son DEUG (Diplôme d'Études Universitaires Générales) en Droit, un jalon important sur le chemin long mais sûr vers une école de formation.

Son succès fut l'occasion d'une invitation inattendue. De Gozo, l'ami de toujours à qui il avait confié ses peines de cœur, venait d'être embauché par une entreprise florissante à Yamoussoukro, la capitale politique de la Côte d'Ivoire.

« Viens fêter ton diplôme et ma prise de poste ! » lui avait lancé De Gozo au téléphone, enthousiaste. « J'ai un appartement, tu seras mon premier invité officiel. »

Amani accepta, y voyant l'occasion de prendre du recul, de souffler, et de réfléchir à la suite de son parcours. Le voyage vers Yamoussoukro fut un soulagement après des années de stress constant à Abidjan.

Arrivé sur place, il fut accueilli chaleureusement par De Gozo. La ville, avec ses grandes avenues et son architecture monumentale, offrait un contraste saisissant avec la densité chaotique d'Abidjan.

Quelques jours plus tard, Amani eut une autre surprise. En se promenant dans un quartier commerçant, il tomba nez à nez avec Bakus. Son ami du Nord, l'homme des "ventes de bœuf", avait fait du chemin.

« Amani ! Mon frère ! » s'écria Bakus, l'étreignant chaleureusement. « Donc tu es là et tu ne m'as pas appelé d'avance ? ». « A vrai dire, je te croyais toujours à Bouaké ou Ouaga » ; retorqua Amani et enchaina, « Bakus ? Qu'est-ce que tu fais ici ? »

« Les affaires ! » répondit Bakus, son sourire habituel aux lèvres. « J'ai ouvert mon propre magasin ici à Yamoussoukro. Je vends de tout, de l'électronique aux fournitures de bureau. On s'en sort bien. Viens voir mon empire ! »

Amani fut sincèrement heureux pour son ami. Le trio d'Abidjan se reformait, en partie, dans la capitale.

La vie s'écoulait paisiblement à Yamoussoukro, Amani profitant de son repos. Mais le destin, toujours joueur, lui réservait une rencontre qui allait le bouleverser.

Un après-midi, Amani se rendit à un grand hôtel de la ville où se tenait une conférence sur le développement local, un sujet qui l'intéressait dans l'optique de son avenir professionnel. La salle était comble. Pendant une pause-café, alors qu'il se servait une boisson, il sentit une présence familière.

Il se retourna. À quelques mètres de lui, élégante, un badge d'organisatrice épinglé à sa veste, se tenait Alima.

Le temps sembla s'arrêter. C'était la première fois qu'ils se revoyaient depuis son coup de fil d'adieu deux ans auparavant. Elle avait l'air épanouie, professionnelle. Les souvenirs du lycée, de l'amour inavoué, du mariage de Soukrou, tout remonta d'un coup.

Alima le vit aussi, et son visage s'illumina d'un sourire surpris.

« Amani ? »

« Alima. »

Leurs regards se croisèrent, chargés d'histoires non dites, d'espoirs anciens et de réalités nouvelles. Yamoussoukro, ville de rencontres inattendues, venait de tisser un nouveau fil dans la vie d'Amani, rouvrant un chapitre qu'il pensait avoir définitivement refermé.

Alima fut la première à briser le silence, s'approchant d'un pas assuré.

« Je n'arrive pas à croire que je te croise ici, » dit-elle, un rire nerveux dans la voix. « Le destin a de drôles d'humour. »

« C'est le moins qu'on puisse dire, » répondit Amani, reprenant ses esprits, toujours frappé par sa présence et son élégance. « Tu as l'air en pleine forme, et très occupée, on dirait. »

Alima jeta un coup d'œil à son badge d'organisatrice. « Oui, ça roule. Je travaille pour l'agence qui gère la communication de l'événement. Et toi ? Et l'université. »

Ils s'écartèrent légèrement de la foule pour pouvoir parler plus tranquillement.

« Je viens d'avoir mon DEUG, » expliqua Amani, une pointe de fierté dans la voix. « Je suis ici pour quelques jours, invité par De Gozo, que tu connais très bien ? Il a décroché un super poste ici. »

« De Gozo, bien sûr ! C'est génial pour vous deux, » s'exclama Alima. « Le campus du Bélier Blanc t'a réussi, on dirait. Tu as l'air si... différent. Plus sûr de toi. »

Amani sourit, repensant à son parcours du "Cambodgien de Drigo" au bras droit de Sohouéto. « On s'adapte, tu sais. Et toi, Alima ? Comment s'est passée la vie après... après le lycée ? »

La question, posée avec délicatesse, faisait allusion au mariage de Soukrou. Le sourire d'Alima s'estompa légèrement, remplacé par une expression plus nuancée.

« Disons que j'ai pris un chemin différent de celui que la tradition m'avait tracé, » dit-elle évasivement. « Les choses ne se sont pas passées comme prévu. » Elle ne donna pas plus de détails, et Amani n'insista pas, respectant sa pudeur.

Elle changea rapidement de sujet : « J'ai entendu dire par des amis communs que Richard n'avait pas eu son visa pour étudier à l'étranger l'année dernière. Il est toujours à Abidjan, je crois. »

Amani hocha la tête, sans joie ni malice. Le passé était le passé.

« Et De Gozo, et Bakus, et Levié » continua Alima, « tu as de leurs nouvelles ? »

« De Gozo, agent de maîtrise il travaille à Yamoussoukro. C'est sur son invitation que suis ici » ; « Bakus est ici aussi ! » répondit Amani, content de revenir sur un terrain plus neutre. « Il a un magasin florissant. Yamoussoukro vous réunit tous, on dirait. ». Levié lui a également eu son DEUG également. Toujours à Abidjan lui aussi.

La fin de la pause-café approchait. Alima et Amani avaient échangé l'essentiel de ces deux dernières années, se reconnectant par-delà les souvenirs et les douleurs passées.

« Il faut absolument qu'on se revoie avant que tu ne repartes, » proposa Alima, notant son numéro de téléphone sur un carnet. « On a encore beaucoup de choses à se raconter. »

Amani accepta avec plaisir. Cette rencontre inattendue, dans la ville de la paix, semblait être le signe qu'un nouveau chapitre qui s'ouvrait pour lui, un chapitre où le passé et le présent pouvaient enfin se réconcilier.

Amani et De Gozo étaient attablés en fin de journée sur la terrasse de l'appartement de ce dernier à Yamoussoukro, sirotant un bissap frais, profitant de la quiétude de la capitale administrative. La conversation, inévitablement, dériva vers la situation du pays. Cette année était marquée par un optimisme prudent, suite à la signature, d'un accord "ivoiro-ivoirien" qui redonnait espoir en une paix durable.

« On dirait que les choses bougent enfin dans le bon sens », commenta De Gozo, le regard perdu dans le crépuscule. « Cet accord, ça a l'air sérieux cette fois. »

Amani hocha la tête, son expérience à l'AEH et ses discussions avec Drigo lui avaient donné une perspective politique affûtée. « C'est la première fois qu'on a l'impression que les Ivoiriens prennent leur destin en main, sans trop d'interférences extérieures. La nomination du Chef des rebelles comme Premier ministre, c'est un pas de géant vers la réunification. »

« Exactement, » renchérit De Gozo. « Le pays était coupé en deux depuis si longtemps. Voir les forces gouvernementales et les ex-rebelles commencer à travailler ensemble dans un centre de commandement intégré, c'est un signe fort que la paix se dessine mieux. »

« La 'Flamme de la paix' a été allumée, » ajouta Amani, faisant référence à l'événement symbolique qui avait marqué le début du cantonnement des troupes et de la destruction d'armes. « Maintenant, il faut que ça tienne. Le plus dur reste à faire : l'identification de la population, la reconstitution des registres d'état civil perdus et l'organisation d'élections crédibles. »

De Gozo, plus optimiste que son ami, sourit. « Arrête de voir le verre à moitié vide, Amani ! La vie reprend. Regarde Bakus, il prospère ici. Moi, j'ai trouvé un boulot stable. Il y a un dynamisme nouveau. Les gens veulent la paix, ils en ont assez de la crise. »

« Je sais, » concéda Amani, « et j'espère de tout cœur que cette fois, c'est la bonne. Ça change tout pour nous, la jeunesse. Avoir un pays stable, c'est avoir un avenir. Fini peut être les histoires de réseau pour les concours si le pays se normalise vraiment. Le mérite pourrait enfin payer. »

La discussion se poursuivait tard dans la soirée, mêlant espoir et pragmatisme, deux jeunes hommes qui, comme toute une nation, se prenaient à rêver d'une Côte d'Ivoire enfin réconciliée et unie, où leur avenir ne dépendrait plus des soubresauts politiques mais de leur propre travail. Amani omis sciemment de parler de sa rencontre avec Alima, préférant attendre.

Chapitre 9 : L'Appel du Devoir

L'optimisme prudent né des accords de paix et des retrouvailles de Yamoussoukro fut de courte durée. Quelques jours après sa discussion avec De Gozo, Amani reçut une lettre. Pas une lettre d'université, ni de l'administration, mais une lettre du village, de sa mère, Aya.

Son cœur se serra en voyant l'écriture fatiguée et appliquée sur l'enveloppe. Les nouvelles du village étaient rarement bonnes. Il l'ouvrit d'une main tremblante et lut, assis sur un banc non loin de l'appartement de De Gozo, les mots qui allaient précipiter son départ de Yamoussoukro et le ramener à ses responsabilités premières.

Mon cher fils Amani,

J'espère que tu vas bien et que tes études avancent comme tu le souhaites. Ici, au village de Koun-Espérance, les choses sont de plus en plus difficiles.

Je t'écris aujourd'hui car la situation devient intenable. Les souffrances que nous vivons ici sont grandes. Depuis un an, la petite N'gouanlessa a dû arrêter l'école. Faute de moyens, nous ne pouvons plus payer ses fournitures ni ses frais de scolarité. Elle reste à la maison, m'aidant aux travaux, mais son avenir s'assombrit.

Pour moi aussi, la vie est dure, mon fils. J'ai pris la décision de rentrer dans mon village natal. Peut-être que là-bas, avec l'aide de mes frères et sœurs, les choses seront un peu moins pénibles. Je ne peux plus continuer à Koun-Espérance dans ces conditions surtout que votre père n'est plus.

Je sais que tu te bats pour nous, Amani, et je suis fière de toi. Mais la réalité nous rattrape. Nous avons besoin de toi plus que jamais.

Prends soin de toi, et reviens vite si tu le peux.

Ta mère qui t'aime, Aya.

La lettre tomba des mains d'Amani. C'était un coup de massue. Les discussions sur l'avenir du pays, sur les concours, tout paraissait dérisoire face à la détresse de sa mère et de sa sœur. N'gouanlessa, qui avait tant d'ambition, contrainte d'arrêter l'école. Sa mère, forcée de fuir Koun-Espérance, le lieu où ils avaient tant bien que mal tenté de se reconstruire.

Il se leva d'un bond. Le repos, les retrouvailles avec De Gozo et Bakus, la rencontre inattendue avec Alima, tout cela n'était qu'une parenthèse. Son devoir l'appelait.

La lettre d'Aya avait jeté une ombre sur la quiétude de Yamoussoukro. Amani rentra à l'appartement de De Gozo, le visage grave, la missive froissée dans la main.

« Je dois partir, De Gozo. Ma mère rentre dans son village natal, et N'gouanlessa a arrêté l'école faute de moyens. Elles ont besoin de moi, maintenant. »

Ce soir-là, les deux amis ne parlèrent pas des accords de paix ni de leurs réussites personnelles. Autour d'un dernier dîner, la conversation fut profonde, existentielle, portant sur le poids des responsabilités qui pesait sur leurs jeunes épaules.

« C'est ça, la condition humaine pour nous, » commença De Gozo, posant sa fourchette, son regard sérieux. « On se bat pour s'en sortir, on pense à nos rêves, mais au final, on est rattrapés par les nôtres. On est nés avec une mission implicite : être le pilier de la famille. »

Amani hocha la tête, la gorge serrée. « Exactement. Pendant deux ans, j'ai joué l'étudiant modèle, le militant associatif, j'ai cru que je maîtrisais mon destin. Mais un simple bout de papier du village me rappelle à l'ordre. »

« Le devoir d'être l'homme de la famille, » murmura De Gozo. « Ce n'est pas un titre honorifique, c'est une charge, Amani. Ça veut dire faire passer leurs besoins avant nos désirs. Ma réussite ici, mon emploi, tout cela prend un sens différent quand je pense à ce que j'ai laissé derrière moi, à ceux qui attendent que je devienne cette fameuse "bouche de canon" qui va nourrir tout le monde. »

« C'est un sacrifice constant, » renchérit Amani, la mélancolie reprenant le dessus. « Koffi m'a prévenu que le réseau était essentiel pour les concours. Je m'apprêtais à suivre son conseil, j'ai obtenu mon DEUG pour mieux revenir. Mais le temps d'attendre, le bon concours, le bon réseau... ma sœur et ma mère souffrent. L'homme de la famille n'a pas le luxe d'attendre le moment parfait. »

Ils échangèrent longuement sur cette pression invisible, cette obligation morale qui liait chacun de leurs choix. Ils n'étaient pas seulement des

individus ; ils étaient des extensions de leur cellule familiale, des pourvoyeurs d'espoir et de moyens.

« Tu fais ce que tu dois faire, Amani, » conclut De Gozo, d'un ton empreint de respect. « Et c'est tout à ton honneur. Sois fort. »

Cette discussion ne résolvait rien sur le plan pratique, mais elle offrit à Amani une clarté morale et le soutien indéfectible de son ami. Il partait le lendemain matin, non pas comme un étudiant ayant échoué, mais comme un homme assumant son rôle de pilier de famille, prêt à affronter les réalités amères du village pour assurer la survie des siens.

L'échange poignant avec De Gozo sur le poids du devoir familial avait renforcé la détermination d'Amani. Avant de se coucher, il lui restait une dernière chose à faire, une conversation plus délicate. Il décrocha le téléphone et composa le numéro d'Alima, celui qu'elle lui avait donné à la conférence.

Elle décrocha après quelques sonneries, sa voix pleine d'entrain : « Allô Amani ! Alors, qu'est-ce qu'on prévoit pour notre rendez-vous ? »

La voix d'Amani était plus mesurée, empreinte de regret. « Bonsoir Alima. Je t'appelle justement pour ça. Je suis vraiment désolé, mais je ne vais pas pouvoir honorer notre rendez-vous. »

Un silence s'installa à l'autre bout du fil. « Ah. C'est dommage. Il se passe quelque chose de grave ? »

Amani ne voulait pas s'étendre sur les détails de la situation, mais il lui devait une explication brève et honnête. « Oui. J'ai reçu une lettre de ma mère. La situation au village est critique. Ma petite sœur a dû arrêter l'école faute de moyens, et ma mère est contrainte de déménager dans son village natal. Je dois rentrer immédiatement. »

Il y eut un nouveau silence, plus compréhensif cette fois. Alima, qui avait elle-même connu les affres des traditions et des pressions familiales, comprit la gravité de l'enjeu.

« Oh, Amani, je suis désolée d'entendre ça. Bien sûr, je comprends parfaitement. La famille passe avant tout. »

« Merci de ta compréhension, » répondit Amani, soulagé. « J'aurais vraiment aimé qu'on puisse discuter plus longuement, comme prévu. »

« Ce n'est que partie remise, Amani, » assura Alima d'une voix douce. « Maintenant que j'ai ton numéro, et toi le mien, rien ne nous empêche de

garder le contact. Nous avons convenu de nous appeler fréquemment. Pour prendre des nouvelles, se raconter la suite de nos aventures. »

« Avec plaisir, Alima. Ça me ferait très plaisir. »

Ils terminèrent la conversation sur une note plus positive, se promettant de rester en contact. Amani raccrocha avec un mélange de frustration face à ce rendez-vous manqué, mais avec la satisfaction d'avoir géré la situation avec dignité et d'avoir préservé un lien précieux. Son esprit était désormais entièrement tourné vers sa famille, et la mission qui l'attendait.

Chapitre 10 : Le Retour au Bercail

Le voyage fut long et éprouvant. Le car cahotait sur les routes secondaires, s'éloignant des grandes infrastructures de Yamoussoukro et d'Abidjan pour plonger dans l'intérieur du pays, vers la réalité rurale que Amani avait fuie deux ans plus tôt. Chaque kilomètre parcouru le rapprochait de ses angoisses, mais aussi de sa famille.

Finalement, après de longues heures, le car s'arrêta au carrefour principal du village. Amani en descendit, ses bagages à la main, le cœur lourd et l'esprit fixé sur sa mission.

Il n'avait pas mis les pieds au village depuis deux ans, deux années qui l'avaient transformé de lycéen complexé en étudiant autonome et responsable. Pourtant, en foulant la terre battue, il eut l'impression de revenir en arrière. L'atmosphère était lourde, le village semblait fatigué, marqué par les années de crise et le manque de développement.

Le village était devenu l'incarnation de "deux villages en un même espace". D'un côté, il y avait le village traditionnel, celui de son enfance, avec ses concessions modestes faites de cases en banco (terre battue) et aux toits de tôle rouillée, ou parfois encore de paille. C'était là que vivait la majorité des habitants, dans la simplicité et la précarité. Les rues y étaient étroites, poussiéreuses, et l'animation se faisait autour des tâches quotidiennes et des discussions sous l'arbre à palabres.

De l'autre côté, comme une enclave moderne et presque ostentatoire, s'étendaient les quartiers des "cadres" – ces enfants du village partis faire fortune en ville ou à l'étranger. Là, se dressaient de grandes bâtisses, des villas modernes flambant neuves, souvent inachevées ou vides la majeure partie de l'année, attendant le retour de leurs propriétaires pendant les fêtes ou les vacances. Ces maisons aux façades peintes de couleurs vives, parfois à étages, avec des balcons et des toits en dur, juraient dans le paysage. Elles étaient entourées de murs d'enceinte solides, tranchant brutalement avec l'habitat traditionnel environnant.

Amani fut frappé par ce contraste criant. Ces grandes demeures, symboles de réussite individuelle, côtoyaient la pauvreté structurelle. La villa du cadre ressemblait à un château élevé au milieu d'un quartier de misères, illustrant parfaitement la fracture sociale qui s'était creusée.

C'est dans la partie modeste du village, celle qui n'avait presque pas changé, qu'il retrouva sa mère, Aya, et sa sœur N'gouanlessa, dont la maison semblait plus délabrée encore que dans ses souvenirs. La

pauvreté y régnait en maître. Amani comprit, en voyant l'état de dénuement dans lequel elles vivaient, que l'urgence de la situation était encore plus grande que ce que la lettre d'Aya avait laissé entendre.

Il se dirigea vers la modeste concession familiale. Sa mère, Aya, l'aperçut de loin. Elle laissa tomber ce qu'elle faisait et courut vers lui, ses bras s'ouvrant pour l'étreindre. Les larmes coulaient sur son visage fatigué.

« Mon fils, mon Amani ! » s'écria-t-elle, sa voix brisée par l'émotion. « Tu es là. Dieu merci, tu es là. »

Amani l'étreignit fort, sentant sur lui tout le poids de ses souffrances et de sa résignation. Il chercha N'gouanlessa du regard. Sa petite sœur, grandie, le visage marqué par l'arrêt prématuré de ses études et la dureté de la vie, le regardait avec un mélange de joie et de tristesse.

« N'gouanlessa, » murmura Amani, la serrant dans ses bras à son tour.

La maison était plus délabrée que dans ses souvenirs. La pauvreté y régnait en maître. Amani comprit, en voyant l'état de dénuement dans lequel elles vivaient, que l'urgence de la situation était encore plus grande que ce que la lettre d'Aya avait laissé entendre.

Ce soir-là, Amani s'assit avec sa mère, écoutant le récit de leurs épreuves, des difficultés à joindre les deux bouts, du manque de soutien. La décision d'Aya de rentrer dans son village natal était plus qu'une idée, c'était une nécessité.

Amani, l'étudiant prometteur d'Abidjan et de Yamoussoukro, le "Cambodgien de Drigo", était désormais de retour, confronté à la réalité brute de sa condition d'homme de la famille. Sa mission commençait ici, dans ce village qu'il avait quitté avec tant d'espoir.

Ce soir-là, Amani s'assit avec sa mère, Aya, à la lumière tremblante d'une lampe tempête. La discussion fut longue, pénible, et chargée d'une émotion contenue. Aya lui fit le récit de leurs épreuves, des difficultés à joindre les deux bouts, du manque de soutien. Amani, de son côté, lui exposa ses projets, son idée de passer un concours pour obtenir rapidement un emploi stable et subvenir à leurs besoins.

Mais Aya, malgré sa détresse, était animée par une détermination farouche, un amour maternel qui transcendait la simple survie.

« Non, mon fils, » dit-elle d'une voix ferme, coupant court à ses propositions. « Je ne veux pas que tu te sacrifies pour N'gouanlessa, et encore moins pour moi. »

Amani la regarda, stupéfait. « Mais Maman, N'gouanlessa a dû arrêter l'école ! Vous souffrez ici ! C'est mon devoir d'homme de la famille. »

« Écoute-moi bien, Amani », insista Aya, son regard fatigué planté dans celui de son fils. « Je sais ce que tu ressens, je sais que tu veux nous aider. Mais ton premier devoir d'homme, ce n'est pas de nous porter à bout de bras au détriment de ta propre vie. Ton devoir, c'est de te construire toi-même. »

Elle prit une profonde respiration, ses mots chargés d'une sagesse forgée par l'adversité. « C'est de fonder ta propre famille, d'avoir des enfants, de bâtir ton avenir. Moi, j'ai vécu. N'gouanlessa construira son histoire à elle. Toi, de même. »

Amani était bouleversé par cet amour désintéressé. Sa mère, dans sa propre misère, pensait d'abord à son bonheur et à son épanouissement personnel.

Aya continua, ses mots prenant une dimension prophétique : « L'éducation que j'ai pu donner à N'gouanlessa, même si elle n'a pas fini l'école, sa décence, son savoir-être, tout cela pourrait lui trouver un bon mari. C'est aussi une voie pour elle, Amani. » Elle s'arrêta, laissant cette idée, lourde de traditions, flotter dans l'air.

Puis, avec une intensité renouvelée, elle conclut, faisant écho aux angoisses profondes d'Amani : « Quant à toi, mon fils, tu dois aller aussi loin que possible dans tes études. Ta réussite sociale, Amani, est la seule chose qui effacera le regard des gens sur ton handicap. Le diplôme, la position sociale, voilà ton armure, ta revanche sur la vie. Ne t'arrête pas maintenant. »

Les mots d'Aya, bien que douloureux pour son sens du devoir immédiat, firent écho à la lettre de Koffi et aux ambitions de Levié. Le sacrifice qu'elle lui demandait n'était pas financier, mais celui de la patience, de la persévérance, et de la foi en son propre destin. Amani comprit que pour réellement les aider à long terme, il devait d'abord devenir cet homme accompli qu'elle voyait déjà en lui.

Chapitre 11 : Le Circuit des "Nouvelles" Akan

Le lendemain matin, de bonne heure, Amani se prépara à la traditionnelle tournée de salutations. Dans la culture Akan, le respect des aînés est primordial, et un retour au village, surtout après une si longue absence, exigeait de rendre visite aux oncles et grands cousins pour leur présenter ses respects.

Vêtu d'une chemise propre et d'un pantalon, il entreprit son circuit, sa démarche particulière attirant ici et là les regards discrets. L'air matinal était frais, contrastant avec la chaleur de la veille.

Sa première visite fut chez Tonton N'Dri, le frère aîné de son père, un homme sage et respecté, assis sur un banc de bois devant sa concession. Après les salutations d'usage, empreintes de déférence, le rituel commença.

« Ah, Amani, notre fils est rentré, » dit Tonton N'Dri d'une voix calme. « **É gwa sé ! Amanièh** » (Assois-toi ! Quelles sont les nouvelles ? en Agni, un dialecte Akan).

C'était la question rituelle, la formule consacrée pour prendre le pouls de la vie de la personne et, par extension, de la ville d'où elle venait. La réponse attendue n'était pas un simple "ça va", mais un échange codifié.

Amani s'exécuta, adoptant le ton mesuré et respectueux : « **Amanièh ti kpa, agni bissa ô** » (les nouvelles sont bonnes, juste vous saluer), puis il donna un bref résumé, pudique, de sa vie en ville, insistant sur le fait que, malgré les difficultés, il se battait. Il parla de ses études, de la situation à Abidjan, de la paix qui semblait se dessiner dans le pays.

Chez chaque oncle ou grand cousin, le même scénario se répétait. La question des "nouvelles" servait de prétexte pour jauger la situation du jeune homme, pour comprendre ses projets, et parfois pour lui glisser un conseil ou une mise en garde.

Chez Tonton Kouassi, un cousin plus éloigné mais influent, la conversation fut plus directe. Après les "nouvelles", Kouassi aborda la situation de sa mère et N'gouanlessa.

« Nous savons que vous souffrez, Amani, » dit-il. « Mais ici, la vie est aussi dure. Les jeunes comme toi qui reviennent doivent être forts. Les grandes bâtisses que tu vois, ce sont celles de ceux qui ont réussi, mais beaucoup se sont aussi perdus en chemin. »

Amani écoutait, humble, absorbant chaque information, chaque conseil. Ces visites n'étaient pas seulement une tradition ; elles étaient un moyen de renouer les liens avec la communauté, de comprendre les dynamiques locales, et de réaffirmer son appartenance au lignage, malgré son absence et son handicap.

À la fin de sa tournée, Amani était épuisé, mais enrichi. Il avait non seulement présenté ses respects, mais il avait aussi recueilli de précieuses informations sur le village et ses habitants. Il était désormais prêt à affronter la réalité locale, armé d'une meilleure compréhension de son environnement et d'une détermination renouvelée par les paroles d'amour de sa mère et les conseils des aînés.

Vers midi, alors que le soleil ivoirien tapait fort et que l'air se faisait lourd, Amani terminait sa tournée. Il regagnait la concession de sa mère quand un enfant l'interpella, essoufflé par sa course.

« Tonton Kouassi t'appelle, Amani ! Il dit de venir manger avec lui et boire un coup. »

C'était une invitation à la fois simple et pleine de signification. Partager un repas, dans la tradition Akan, est un signe d'inclusion et d'acceptation. Tonton Kouassi, le cousin influent, voulait visiblement poursuivre leur échange dans une ambiance plus conviviale.

Amani se rendit chez Kouassi, où l'odeur alléchante du *foutou* ou de la *sauce graine* flottait déjà. Kouassi l'accueillit avec un large sourire et le désigna le récipient où se laver les mains, un geste rituel avant de passer au repas.

Le repas fut un moment de partage simple et chaleureux. Les discussions reprirent, moins formelles que le matin. Kouassi avait fait apporter un bidon de *bangui* qu'ils buvaient dans unealebasse à tour de rôle. Le vin de palme local, était frais et légèrement pétillant.

Ils burent quelques gorgées de ce breuvage traditionnel, la conversation se faisant plus libre au fur et à mesure que le niveau du bidon diminuait. Le *bangui* déliait les langues, et Kouassi, entre deux bouchées, glissa des conseils plus personnels sur la vie au village, les alliances à préserver, et les pièges à éviter.

« Tu as bien fait de revenir saluer les anciens, Amani, » dit Kouassi, essuyant ses lèvres moussues par le *bangui*. « C'est dans ces moments-là qu'on se souvient d'où l'on vient. Tu es un homme maintenant, tu as tes

responsabilités. Mais n'oublie jamais que tu as des racines ici. Ces grandes bâtisses, elles sont peut-être vides, mais les gens qui y vivent sont liés à ceux qui sont dans les cases en banco. On est tous une seule famille, malgré tout. »

Amani écoutait, buvant ses paroles autant que le vin de palme. Ce repas, ce *bangui* partagé, était une leçon de vie, un rappel que la réussite en ville ne devait pas couper les ponts avec le socle familial et traditionnel. La force qu'il cherchait pour affronter ses défis, il la trouvait ici, dans la simplicité d'un repas partagé et la sagesse des aînés.

L'invitation de Tonton Kouassi à partager le repas et à boire quelques calebasses de *bangui* se transforma rapidement en bien plus qu'un simple moment de convivialité. À mesure que les bouchées de *foutou* et les gorgées de vin de palme rythmaient l'échange, la conversation entre Amani et son grand cousin prit les allures d'un véritable voyage initiatique.

Kouassi, d'une voix posée et sage, assumait son rôle d'aîné, distillant des enseignements essentiels sur la vie d'adulte et les réalités du monde. Ce n'était pas une leçon formelle, mais une transmission orale, ancrée dans le concret de la vie villageoise et les valeurs Akan.

« Regarde autour de toi, Amani, » enseigna Kouassi, désignant d'un geste large les différentes concessions. « La vie d'adulte, c'est comme ces maisons. Certaines sont grandes et solides, d'autres modestes, mais toutes sont essentielles à la communauté. Ton devoir, maintenant que tu es un homme instruit, c'est de comprendre que ta réussite ne t'appartient pas seulement. »

Amani écoutait religieusement, sentant que ces mots faisaient écho à la discussion qu'il avait eue avec De Gozo la veille.

« Être adulte, » continua Kouassi, « c'est savoir où sont ses racines. C'est se souvenir de qui on est quand on est loin. Ces grandes bâtisses des cadres, elles rappellent d'où ils viennent, même si elles sont vides la plupart du temps. Elles disent au village : 'On n'a pas oublié'. »

Il aborda des sujets plus délicats, touchant à la responsabilité, à l'honneur et à la gestion des relations humaines, des leçons cruciales pour le jeune homme qui s'apprêtait à prendre la tête de sa petite famille.

« La vie en ville t'a donné des outils, des connaissances. Mais la sagesse, tu la trouveras ici, en sachant écouter les anciens, en respectant les traditions, même quand elles sont dures. Ne sois pas comme certains

jeunes qui reviennent et regardent le village de haut. La vie d'adulte exige de l'humilité. »

La discussion se prolongea ainsi, un échange entre générations, où l'expérience de Kouassi guidait la jeunesse et la détermination d'Amani. C'était une transmission de valeurs, un rappel que la modernité et l'éducation n'effaçaient pas l'importance des racines et du devoir. En buvant la dernière gorgée de *bangui*, Amani sentit qu'il avait reçu bien plus que de la nourriture et des conseils ; il avait reçu une boussole morale pour la suite de son parcours.

Chapitre 12 : Le Tracé du Nouveau Destin

Le soir venu, après la longue journée de visites et la conversation initiative avec Tonton Kouassi, Amani réunit sa mère, Aya, et sa petite sœur, N'gouanlessa. L'atmosphère était solennelle ; c'était le conseil de famille, le moment de vérité où les décisions cruciales devaient être prises. La lampe tempête projetait leurs ombres vacillantes sur les murs de banco de la modeste demeure.

Aya, forte des échanges qu'elle avait eus avec Amani la veille, prit la parole en premier.

« Mon fils, nous avons beaucoup parlé, et j'ai réfléchi. Je ne veux pas que tu renonces à tes études. Le village, ses difficultés, tout cela, nous le gérerons comme nous l'avons toujours fait, avec l'aide des anciens si nécessaire. Ta réussite est notre seule chance. »

N'gouanlessa, assise discrètement, écoutait, le visage empreint de maturité précoce.

Amani, transformé par les conseils de Kouassi et la sagesse de sa mère, parla d'une voix calme et assurée, celle de l'homme de la famille assumant son rôle, mais avec une perspective nouvelle.

« J'ai entendu tes paroles, Maman, et celles des oncles aujourd'hui. J'ai compris que mon devoir n'est pas de revenir en arrière, mais de continuer à avancer, pour vous, pour effacer le regard sur mon handicap par ma réussite. »

Il fit une pause, puis traça les contours de son plan, le nouveau destin qu'il dessinait pour eux trois.

« Je vais retourner à Abidjan. J'ai obtenu mon DEUG, Maman. Ce diplôme me donne désormais accès à des écoles professionnelles. C'est une formation plus courte, plus pratique, et qui me permettra de trouver du travail beaucoup plus facilement et rapidement qu'avec une licence ou une maîtrise théorique. Je pourrai commencer à travailler et gagner de l'argent bien plus tôt. »

Il se tourna vers N'gouanlessa. « Pour toi, ma sœur, c'est fini d'arrêter l'école. Je vais t'envoyer de quoi payer tes frais de scolarité et tes fournitures. Ce sera dur pour moi, je devrai me serrer la ceinture, mais tu finiras tes études, c'est promis. »

Le visage de N'gouanlessa s'illumina, ses yeux brillants d'une émotion intense. L'espoir, qu'elle avait cru perdu, renaissait.

« Quant à toi, Maman, » continua Amani, « tu n'es pas obligée de rentrer dans ton village natal si tu ne le souhaites pas. Reste ici, entoure-toi des oncles, de Tonton Kouassi. Je ferai de mon mieux pour t'envoyer de quoi vivre au mieux pour supporter la situation. »

Le tracé du nouveau destin était clair. Ce n'était pas la solution de facilité qu'il avait espérée initialement, mais un compromis audacieux entre l'ambition personnelle et le devoir familial, désormais rendu possible par l'obtention de son diplôme. C'était un plan qui exigeait des sacrifices, de la sueur et une détermination sans faille.

Aya, émue aux larmes, posa une main sur le bras d'Amani. « Que Dieu te bénisse, mon fils. Nous serons toujours là pour prier pour ta réussite. »

La réunion de famille terminée, le nouveau destin tracé, Amani se retrouva seul dans la quiétude relative de la nuit villageoise. Le poids de ses engagements pesait sur lui, mais il se sentait apaisé par la clarté de son chemin.

Alors qu'il allait se coucher, son téléphone vibra. Le numéro s'afficha : Alima.

Il décrocha, surpris par la coïncidence : « Bonsoir Alima. Quel hasard, je pensais justement à la route que j'allais prendre demain. »

« Bonsoir Amani, » répondit sa voix douce. « Je voulais prendre de tes nouvelles. J'espère que tout va bien pour ta famille et que tu as pu les rassurer. »

« Ça va aller, » répondit Amani, esquissant un sourire dans l'obscurité. « Nous avons pris de nouvelles résolutions ce soir. Mais c'est une longue histoire. »

Ils parlèrent un moment de choses et d'autres, des projets d'Amani pour son école professionnelle, de l'entreprise d'Alima à Yamoussoukro. La conversation, légère au début, prit une tournure plus personnelle lorsqu'Amani, fort de la franchise qui régnait au village ce soir-là, aborda le sujet délicat.

« Alima... quand on s'est croisés à Yamoussoukro, on n'a pas vraiment eu le temps de parler de... de ton mariage. Celui que tu avais annoncé il y a deux ans. »

Un silence s'installa au bout du fil, lourd de non-dits. Puis, Alima se confia, sa voix empreinte de vulnérabilité.

« Non, on n'a pas parlé. Ça a été une période difficile, Amani. Le mariage à la mosquée de Soukrou n'a jamais eu lieu, » révéla-t-elle, surprenant Amani. « C'était un mariage arrangé, comme tu t'en doutais. Une pression familiale immense. Mais j'ai refusé. J'ai tenu bon, contre vents et marées. C'est pour ça que je suis partie à Yamoussoukro, pour m'éloigner de tout ça, prendre mon indépendance. »

Amani fut frappé par le courage d'Alima, qui avait osé braver les traditions pour choisir son propre destin, un écho à sa propre situation.

« Je suis fier de toi, Alima, » dit-il sincèrement. « Vraiment. C'est admirable. »

« Ça n'a pas été facile, » avoua-t-elle. « Mais ça m'a rendue plus forte. Et toi ? Tu as aussi l'air d'avoir tracé ton chemin, malgré les difficultés. »

Cette conversation, plus intime que toutes les précédentes, tissa un lien nouveau entre eux, un lien de respect mutuel et de compréhension profonde face aux épreuves qu'ils avaient chacun traversées pour s'affranchir de leur condition initiale.

« Je dois te laisser, Alima, » dit Amani, l'heure avançant. « J'ai un long voyage qui m'attend demain. »

« Bonne chance, Amani. N'oublie pas d'appeler fréquemment. »

Amani raccrocha, un sourire aux lèvres. Le désespoir d'il y a deux ans avait fait place à une admiration sincère. Le passé était refermé, mais l'avenir, avec ses promesses de nouvelles rencontres et de réussites, s'annonçait plus radieux.

Chapitre 13 : Le Choix de l'Engagement

De retour à Abidjan, Amani, galvanisé par les résolutions prises au village et les conseils pragmatiques de Koffi, ne perdit pas une minute. Il s'installa de nouveau dans sa chambre du campus, retrouva ses activités au cybercafé de Sohouéto et commença immédiatement les démarches pour son avenir professionnel.

Fort de son DEUG, il avait désormais une cible précise en tête, affinée par ses expériences à l'AEH et son désir d'aider les siens : la formation des travailleurs sociaux. Ce choix n'était pas anodin ; il reflétait son engagement personnel et ses valeurs. C'était un métier de terrain, au service des plus vulnérables, un rôle qui faisait écho à sa propre lutte et à son sens du devoir familial.

Constituer le dossier de concours fut une épreuve en soi, un labyrinthe administratif qui exigeait patience et débrouillardise. Il lui fallait un extrait d'acte de naissance, un casier judiciaire vierge, des attestations de diplômes, et surtout, les fameux frais d'inscription, une somme qui, bien que gérable grâce à ses petites affaires, restait un sacrifice.

Il s'arma de courage et fit la navette entre les différents services administratifs d'Abidjan. Le système était lent, bureaucratique, mais Amani, fort de son expérience de militant à l'AEH, savait comment naviguer dans ces eaux troubles. Il usait de sa politesse, de sa détermination et parfois, de la renommée de l'AEH pour faire avancer son dossier.

Chaque papier obtenu était une petite victoire. Il se souvint des paroles de Koffi sur le "réseau", mais il décida de faire confiance à son mérite et à sa bonne étoile. Il s'était préparé aux épreuves écrites et orales, se plongeant dans les annales, étudiant la législation sociale ivoirienne et les principes de l'aide sociale.

Quelques semaines plus tard, le dossier était complet, une pile de documents qui représentait son avenir et celui de sa famille. Il le déposa au ministère de l'Emploi le cœur battant, un mélange d'espoir et d'appréhension. Il avait fait le premier pas concret vers son nouveau destin, un pas qui l'éloignait de la voie universitaire classique, mais qui le rapprochait de son objectif ultime : devenir le pilier solide dont sa mère et sa sœur avaient tant besoin.

Amani avait constitué son dossier pour le concours de formation des travailleurs sociaux, le déposant avec l'espoir que son mérite suffirait,

sans le fameux "réseau" évoqué par Koffi. Vint le jour tant attendu des épreuves écrites.

Le centre d'examen était bondé. Des centaines de candidats, tous animés par le même espoir d'une carrière stable dans la fonction publique, se pressaient dans la cour. Amani, malgré son handicap, dégageait une assurance nouvelle. Il avait étudié sans relâche et se sentait prêt.

Les épreuves écrites furent un marathon intellectuel. Droit social, économie, culture générale, et une dissertation sur les enjeux sociaux en Côte d'Ivoire. Amani se concentra, sa plume courant sur le papier, ses arguments structurés et précis, fruit de ses années de Droit. Il sentait qu'il maîtrisait son sujet, que ses expériences à l'AEH lui donnaient une perspective pratique que beaucoup de candidats théoriciens n'avaient pas.

Quelques semaines plus tard, les résultats tombèrent. Amani était admissible. C'était une première victoire, une validation de son travail acharné.

Restait l'épreuve orale, souvent redoutée, là où, disait-on, le "réseau" jouait son rôle le plus subtil. La commission était composée de hauts fonctionnaires aux visages impassibles. La tension était palpable dans la salle d'attente.

Quand son nom fut appelé, Amani entra, sa démarche particulière lui rappelant l'importance de ce moment. Il s'installa face au jury, droit et digne.

« Bonjour, Monsieur Amani. Parlez-nous de vous, de vos motivations pour devenir travailleur social », demanda l'un des membres du jury, une femme d'âge mûr au regard perçant.

Amani se lança, sa voix claire et assurée. Il parla de son parcours, de son handicap qu'il avait transformé en force, de son engagement à l'AEH, de son désir d'aider les plus vulnérables comme sa mère et sa sœur. Il ne cacha rien de ses origines modestes, les transformant en moteur de sa vocation.

« Vous n'avez pas de réseau, Monsieur Amani ? » demanda un autre juré, un homme âgé au visage sévère, faisant directement écho aux craintes de Koffi.

Amani, sans ciller, répondit avec une franchise désarmante : « Mon seul réseau, Monsieur le juré, c'est mon travail, ma détermination, et la force que me donne ma famille. Je crois au mérite. »

Le jury resta silencieux un instant, puis la femme hocha la tête, un léger sourire aux lèvres. L'entretien se poursuivit sur des questions techniques, sur la gestion des conflits, sur l'éthique professionnelle.

En sortant de la salle, Amani n'avait aucune certitude sur le résultat, mais il avait la satisfaction d'avoir tout donné, d'avoir été honnête et digne. Il avait tenu tête au système, et c'était déjà une victoire en soi. Le destin, désormais, était entre les mains de l'administration.

Dans l'attente interminable des résultats finaux du concours, Amani se sentait à la merci de l'incertitude. La tension montait chaque jour, mêlant l'excitation d'une possible réussite au réalisme brutal des avertissements de Koffi sur l'importance du "réseau".

Il décida d'écrire à son ami de Daloa pour le tenir informé de la situation et partager ce mélange d'émotions contradictoires qui l'habitaient.

Cher Koffi,

J'espère que tu vas bien.

Je t'écris aujourd'hui pour te donner des nouvelles du concours de formation des travailleurs sociaux. J'ai passé les épreuves écrites et orales. J'ai été admissible, ce qui est déjà une première satisfaction.

Les épreuves se sont bien déroulées. J'ai suivi tes conseils sur la suite de mon parcours, mais j'ai aussi tenté ma chance, mû par l'urgence de la situation familiale. J'ai répondu aux questions avec le plus de franchise possible, parlant de mon parcours et de mes motivations. Face à une question sur le réseau, je t'avoue avoir dit que mon seul réseau était mon travail et ma détermination.

Maintenant, c'est l'attente qui est terrible. Je suis partagé entre la crainte et l'espoir. L'espoir que mon mérite suffise, que le système puisse parfois être juste. La crainte, que tes paroles ne se confirment, que le "réseau" l'emporte sur la compétence.

J'ai tout donné, Koffi. Si ça ne marche pas, je continuerai mes études comme prévu. Mais j'espère vraiment que cette fois, la chance tournera en notre faveur, pour moi, pour ma mère et N'gouanlessa.

Je te tiendrai informé dès que je saurai. Merci pour tes conseils précieux.

Ton ami, Amani

La lettre fut postée, et Amani continua de vivre dans l'expectative. Chaque jour qui passait était un supplice, mais il gardait la tête haute, entouré du soutien silencieux de Drigo, Levié et Sohouéto, et de la promesse faite à sa famille.

La réponse de Koffi ne se fit pas attendre, empreinte d'une assurance qui réconforta Amani, tout en restant ancrée dans la dure réalité de leur environnement.

Cher Amani,

J'ai bien reçu ta lettre. Je suis fier de toi, mon frère. Tu as osé, et tu as tout donné. C'est ça l'essentiel.

Maintenant, concernant les résultats, je suis plein d'assurance pour ta réussite. Tu es intelligent, déterminé, et tu as une expérience de terrain que beaucoup n'ont pas. Ce que tu as dit au jury sur le fait que ton seul réseau est ton travail, ça a dû faire mouche. Ça montre ta force de caractère.

Cependant, je dois te le redire : le système est ce qu'il est. L'échec n'est pas à exclure. Si par malheur, et je dis bien par malheur, ton nom n'apparaît pas sur la liste finale, n'oublie jamais que ce ne sera pas à cause de tes capacités, mais à cause du système.

Cet échec, s'il arrive, ne devra pas être pris comme une fatalité, Amani. Ce n'est pas la fin du monde. C'est juste un obstacle de plus, une preuve que le combat pour le mérite continue. Tu as ton DEUG en poche. La voie des écoles professionnelles te reste grande ouverte, comme je te l'ai dit. Tu rebondiras, j'en suis convaincu.

Garde la tête haute, quel que soit le résultat. L'homme de la famille a d'autres flèches à son arc. On se tient au courant.

Ton ami, Koffi

La lettre de Koffi fut une bouffée d'air frais. Elle ne garantissait rien, mais elle offrait à Amani la perspective nécessaire. L'échec n'était pas une fin en soi, seulement une étape. Amani se sentait prêt, armé d'espoir et de pragmatisme, à accepter le verdict final, quel qu'il soit.

Chapitre 14 : La Victoire et la Confession

Le jour J arriva. La liste des résultats du concours de formation des travailleurs sociaux fut affichée sur le panneau d'affichage du ministère de l'emploi. Amani, le cœur battant à tout rompre, consulta la liste, ses yeux parcourant fébrilement les noms.

Pendant une seconde, il retint son souffle. Puis, ses yeux s'arrêtèrent sur son nom, noir sur blanc, dans la liste des admis. Amani N'Guessan. Il avait réussi. Le mérite avait vaincu le "réseau". C'était une victoire personnelle, mais surtout une victoire pour sa famille.

L'annonce fut immédiate. Il sauta de joie, sa démarche particulière disparaissant dans l'excitation. Son premier réflexe fut de partager la nouvelle avec ceux qui l'avaient soutenu.

Il téléphona d'abord au père Kotokossou le père protecteur de Poy « Papa j'ai réussi ». un houra retentit à l'autre bout du fil. Le père Kotokossou ainsi que sa femme criaient à l'unisson « Bravo Amani ! Onsa vait que ça allait marcher ».

Il téléphona à sa mère, Aya, au village. Sa voix, au bord des larmes de joie, trembla : « Maman ! J'ai réussi ! Je suis admis au concours ! » La joie d'Aya à l'autre bout du fil était palpable, un cri de soulagement et de fierté.

Puis, ce fut Drigo, son mentor et protecteur, qui l'étreignit chaleureusement. « Félicitations, le Cambodgien ! Ta détermination a payé ! »

Un appel à De Gozo à Yamoussoukro : « On a réussi, mon frère ! Le pilier de famille est en marche ! »

Un autre à Bakus, le commerçant prospère : « Prépare le *bangui*, Bakus ! On fête ça ! »

Levié, l'académicien, l'appela ensuite : « Je suis fier de toi, Amani. Tu as trouvé ta voie. »

Enfin, un message à Koffi, l'ami pragmatique : « Le mérite a gagné, aîné. Merci pour tes conseils. »

La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre. Amani avait franchi une étape décisive de sa vie.

Quelques jours plus tard, alors que l'excitation retombait et qu'il se préparait à sa nouvelle vie de stagiaire travailleur social, Amani se sentit une nouvelle fois submergé par l'émotion. La réussite, le bonheur, tout cela le ramenait vers une seule personne : Alima.

Il s'assit et se mit à écrire, non pas une lettre formelle, mais une longue confession, un déversement de son cœur, libéré par la victoire.

Chère Alima,

Comme tu le sais peut-être, j'ai réussi mon concours. Je suis admis pour la formation de travailleur social. C'est une immense joie, mais dans ces moments-là, on pense aux gens qui comptent.

Je t'écris aujourd'hui, libéré d'un poids. Il y a deux ans, quand tu as annoncé ton mariage, j'ai été anéanti. J'étais le lycéen complexé qui t'aimait en secret, sans jamais oser te le dire. Tu avais le béguin pour Richard, le fils du préfet, et moi je souffrais en silence.

Pendant longtemps, ce chagrin a été une douleur sourde. Quand on s'est revus à Yamoussoukro, j'ai revu la femme forte et courageuse que tu es, celle qui a bravé la tradition pour être libre.

Aujourd'hui, je suis un homme nouveau, un futur travailleur social. J'assume mon parcours, mon handicap, et mes sentiments. Je t'écris pour te dire, enfin, ces mots que je n'ai jamais osé prononcer : je t'ai aimée, Alima. D'un amour pur et sincère.

Je ne sais pas ce que l'avenir nous réserve, mais je voulais que tu le saches. Tu es une personne incroyable, et je suis heureux de t'avoir croisée sur mon chemin.

Prends soin de toi. On se téléphone bientôt.

Amicalement et sincèrement, Amani.

Amani posta la lettre, le cœur léger. Il avait réussi son concours, et il avait enfin dit la vérité, à lui-même, et à Alima.

La lettre d'Amani, cette confession inattendue, arriva chez Alima quelques jours plus tard. Sa réponse ne se fit pas attendre, mais elle était différente des échanges précédents, empreinte d'un mélange de sentiments complexes, de tendresse, de regret, et d'une certaine prudence.

Cher Amani,

Félicitations pour ton concours ! C'est une réussite formidable, qui montre à quel point tu es déterminé et courageux. Je suis sincèrement heureuse pour toi. Ta mère et ta sœur doivent être si fières.

Maintenant, concernant le reste de ta lettre... J'ai été touchée. Vraiment touchée. Je n'avais aucune idée de ce que tu ressentais au lycée. J'étais jeune, je ne voyais pas plus loin que le bout de mon nez, fascinée par l'apparat et le statut de Richard, je l'avoue.

Quand je t'ai appelé il y a deux ans pour t'annoncer mon mariage, c'était la panique totale. J'étais forcée, terrifiée. Le fait que tu aies souffert en silence pendant tout ce temps, ça me rend triste. Je suis désolée de ne pas l'avoir vu, de ne pas avoir été là pour toi.

Mes sentiments sont complexes aujourd'hui, Amani. Le passé est le passé, j'ai beaucoup mûri, j'ai tracé mon chemin loin des traditions et des hommes qui veulent nous dicter nos vies.

Je te respecte énormément pour l'homme que tu es devenu, pour ta franchise, pour ton engagement. L'amour que tu décris, pur et sincère, me touche au plus profond de moi. Je suis flattée, vraiment.

Aujourd'hui, je ne sais pas où nous allons, ni ce que l'avenir nous réserve. Mais je suis heureuse que nous ayons ce lien, cette amitié forte qui nous unit. Continuons à nous appeler, à nous parler. Le destin, comme tu l'as vu, aime nous surprendre.

Prends soin de toi. Hâte d'avoir de tes nouvelles de la formation.

Amicalement, Alima.

Amani relut la lettre d'Alima, le cœur partagé. Ce n'était pas une déclaration d'amour en retour, mais ce n'était pas un refus non plus. C'était une réponse pleine de nuances, d'honnêteté et d'une promesse implicite : celle de continuer à se découvrir, désormais sur un terrain d'égalité et de respect mutuel. Amani sourit. Le début de sa formation s'annonçait plein de promesses, professionnelles et, peut-être, personnelles.

Chapitre 15 : De la Formation au Terrain

La formation de travailleur social fut une période intense et enrichissante pour Amani. Il s'y investit corps et âme, puisant dans son expérience personnelle et son engagement à l'AEH une force et une compréhension des enjeux sociaux qui impressionnèrent ses formateurs et ses camarades. Le mérite avait payé, et Amani s'épanouissait dans cette voie qui semblait faite pour lui.

À la fin de la formation, Amani obtint son diplôme avec d'excellents résultats. Il était désormais un travailleur social qualifié, prêt à affronter les réalités du terrain. Le marché de l'emploi n'était pas facile, mais Amani, fort de son parcours atypique et de sa détermination, avait des atouts.

Les recherches d'emploi le menèrent à Abidjan. Après plusieurs entretiens, il fut finalement recruté par une petite Organisation Non Gouvernementale (ONG) nommée "**Agir pour Demain**". C'était une structure modeste, loin des grandes institutions internationales, mais dont la mission était parfaitement alignée avec ses aspirations : travailler directement avec les communautés locales, notamment les personnes vulnérables et handicapées, pour améliorer leur quotidien.

Son premier jour à l'ONG fut un nouveau départ. Les locaux étaient simples, l'équipe réduite mais passionnée. Le directeur, un homme d'expérience au grand cœur, l'accueillit chaleureusement.

« Bienvenue à Agir pour Demain, Amani, » lui dit-il, serrant sa main. « Ton parcours nous a impressionnés. Nous croyons au potentiel de gens comme toi, qui comprennent la réalité du terrain parce qu'ils l'ont vécue. »

Amani prit ses fonctions, un mélange d'appréhension et d'excitation. Son premier projet consistait à mettre en place des actions de sensibilisation à l'accessibilité dans les quartiers défavorisés d'Abidjan et à accompagner les familles d'enfants handicapés. C'était un défi immense, mais Amani était prêt.

Il était passé du statut d'étudiant démuni et vulnérable à celui de professionnel engagé, capable d'apporter un changement positif dans la vie des autres. Le "Cambodgien de Drigo" avait tracé son propre chemin, un chemin de résilience, de courage et d'engagement. Le destin, cette fois, semblait enfin lui sourire pleinement.

Chapitre 16 : Une Trahison Silencieuse

La vie d'Amani au sein de l'ONG "Agir pour Demain" était intense. Entre les réunions, les visites de terrain dans les quartiers difficiles d'Abidjan et les rapports à rédiger, il s'épanouissait dans son rôle de travailleur social. Il envoyait régulièrement de l'argent au village pour sa mère et N'gouanlessa, fier de tenir ses promesses. Les échanges avec Alima étaient devenus plus fréquents, tissant un lien d'amitié profonde et respectueuse.

Un après-midi, de retour d'une mission exténuante, Amani trouva une lettre qui l'attendait sur son bureau. L'écriture, soignée, était celle de N'gouanlessa. Un sourire illumina son visage fatigué.

Il l'ouvrit avec impatience, mais en parcourant les premières lignes, son sourire s'effaça, remplacé par une expression d'incrédulité, puis de profonde tristesse. La lettre n'était pas remplie de nouvelles joyeuses sur l'école, mais de mots lourds de désespoir.

Mon cher grand frère Amani,

J'espère que cette lettre te trouvera en bonne santé. Je t'écris aujourd'hui le cœur lourd, remplie de honte, pour t'annoncer une nouvelle qui va te faire de la peine.

Je suis enceinte, Amani.

Amani dut s'asseoir. Les mots semblaient lui brûler les yeux. N'gouanlessa, sa petite sœur, son espoir, enceinte ?

Il reprit sa lecture, les larmes lui montant aux yeux.

Je sais ce que tu penses. Je sais l'immense sacrifice que tu fais pour nous. Tout l'argent que tu envoies, toutes tes peines, pour que je puisse retourner à l'école, pour que nous ayons un avenir meilleur.

Cette grossesse, je la vis comme une trahison envers toi, grand frère. Une trahison envers tout ce que tu es pour nous. Je t'ai laissé tomber. J'ai gâché la chance que tu me donnais. La honte me submerge, je n'ose plus sortir.

C'est un garçon du village, un sans avenir, qui m'a séduite. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Je suis désespérée, Amani.

Pardonne-moi si tu peux. Je ne mérite pas tout ce que tu fais pour moi.

Ta sœur qui t'aime et qui a failli, N'gouanlessa.

Amani relut la lettre plusieurs fois, l'esprit embrouillé. Sa promesse, son sacrifice, tout semblait s'effondrer. La trahison n'était pas seulement envers lui, mais envers l'avenir qu'il avait dessiné pour elle.

Le travailleur social qui aidait les autres, l'homme fort et résilient, se retrouvait face à sa propre tragédie familiale, impuissant face à la réalité cruelle du village.

La nuit fut longue et blanche pour Amani. La lettre de N'gouanlessa, qu'il relut inlassablement, était un coup de poing à l'estomac. Le travailleur social qu'il était, capable de conseiller les autres, se retrouvait démuni face à sa propre tragédie familiale.

Le lendemain matin, le cœur lourd mais l'esprit clair, il s'assit pour lui répondre. Ses mots n'étaient pas dictés par la colère, mais par une tristesse profonde et un amour inconditionnel.

Ma chère petite N'gouanlessa,

J'ai bien reçu ta lettre. Je ne te cache pas que j'ai été très affecté par ce que tu m'as annoncé. Oui, je suis déçu. Déçu parce que l'école était ta chance, la voie que nous avons tracée ensemble, au prix de tant de sacrifices.

Mais écoute-moi bien, N'gouanlessa : je ne ressens aucune trahison. Tu es jeune, tu as fait une erreur, comme nous en faisons tous. La vie est ainsi faite. Je ne veux pas que tu te sentes coupable au point de te haïr.

Ce qui est fait est fait. Maintenant, le plus important, ce n'est pas le passé, c'est l'avenir, et la vie qui grandit en toi.

Ne t'inquiète pas pour l'école pour l'instant. Nous verrons cela plus tard. Ce qui compte aujourd'hui, c'est ta santé et celle de l'enfant à venir. Prends soin de toi. Mange bien, repose-toi. Je vais continuer à t'envoyer de l'argent pour tes besoins.

Je vais demander à maman de se faire accompagner par Tonton Kouassi pour informer la famille du garçon. Il doit assumer sa responsabilité. Nous sommes des gens dignes, et nous ferons face, comme nous l'avons toujours fait.

Ne parle plus de trahison. Je suis ton grand frère, je t'aime, et je serai toujours là pour toi. Relève la tête, N'gouanlessa. Sois forte.

Ton grand frère qui t'aime,

Amani.

Amani posta la lettre le jour même. Il avait choisi la voie de la compréhension et du soutien, se souvenant des paroles de sa mère et de Tonton Kouassi sur l'importance de la famille et du devoir. Le chemin serait plus ardu, mais Amani était prêt à assumer ce nouveau défi, avec la force que lui donnait son amour pour sa sœur.

Chapitre 17 : Clarifier le Cœur

Les événements récents avaient secoué Amani. La nouvelle de la grossesse de N'gouanlessa, bien que gérée avec dignité, avait ravivé en lui un besoin de stabilité émotionnelle et de clarté. Son cœur, abreuvé de soucis familiaux et de responsabilités professionnelles, aspirait désormais à une paix personnelle, à une réponse qui mettrait fin à l'incertitude romantique qui l'animait depuis le lycée.

L'image d'Alima, la femme forte et indépendante qu'il avait retrouvée à Yamoussoukro, ne le quittait pas. Sa réponse précédente, pleine de nuances et de sentiments complexes, l'avait laissé dans l'expectative. Il devait savoir.

Un soir, après une longue journée à l'ONG, il s'installa pour écrire, non plus une confession spontanée, mais une lettre mesurée, cherchant à provoquer une réponse définitive.

Chère Alima,

J'espère que tu vas bien et que tes projets avancent comme tu le souhaites. Je t'écris à nouveau, car je sens que mon cœur a besoin de clarté, surtout après les épreuves récentes qui m'ont rappelé la fragilité de la vie et l'importance d'être honnête envers soi-même.

Ta dernière lettre m'a touché par sa franchise. Je comprends la complexité de tes sentiments et le chemin que tu as parcouru pour t'émanciper des traditions.

Aujourd'hui, je suis un homme posé, avec un emploi, des responsabilités, et un avenir que je construis jour après jour. Je ne suis plus le lycéen complexé.

Je ne veux pas te mettre la pression, Alima, mais je dois savoir. Les sentiments que j'ai pour toi sont profonds et sincères. Au-delà de l'amitié que nous avons tissée, ressens-tu quelque chose de plus ? Y a-t-il une possibilité pour nous d'explorer une relation, ou dois-je me résigner à n'être qu'un ami cher ?

J'ai besoin de cette réponse, pour avancer, pour savoir où je vais émotionnellement. Quelle que soit ta réponse, notre amitié restera intacte. Je respecte ton choix, quel qu'il soit.

Sincèrement et avec espoir,

Amani.

Il posta la lettre le lendemain, le cœur suspendu. Pour la première fois de sa vie, Amani avait pris le risque de demander explicitement ce qu'il voulait, mettant son destin amoureux entre les mains d'Alima.

Amani avait pris son courage à deux mains et écrit à Alima, cherchant à percer le voile des sentiments complexes de la jeune femme et à obtenir une réponse claire sur la nature de leur relation. L'attente fut une fois de plus une épreuve.

Quatre jours plus tard, la réponse d'Alima arriva, une lettre qui allait une fois de plus bouleverser le monde d'Amani, mêlant espoir et désespoir d'une manière inattendue.

Cher Amani,

Ta lettre m'a profondément touchée. Ton honnêteté et ta franchise t'honorent. J'apprécie que tu aies mis des mots sur tes sentiments et que tu aies eu le courage de me demander où nous en étions. Tu es un homme rare, Amani.

Ma réponse est difficile à écrire, car mes sentiments sont, comme tu l'as si bien dit, d'une grande complexité. J'éprouve pour toi une profonde affection, un respect immense et une admiration sincère pour l'homme que tu es devenu, pour ta résilience et ta bonté. Je nous vois comme des âmes sœurs, qui se sont trouvées au-delà des épreuves.

Mais je dois t'avouer quelque chose, Amani, une vérité qui rend toute relation amoureuse entre nous impossible aujourd'hui. Il faut que tu saches.

Quand je t'ai parlé de mon mariage arrangé, et de la raison pour laquelle j'avais fui à Yamoussoukro, je n'avais pas tout dit. Oui, j'ai lutté contre la tradition. Mais avant cela, j'avais renoué avec Richard, le fils du préfet, l'amour de mon lycée. Dans un moment de faiblesse, d'espoir peut-être, je me suis donnée à lui. Nous avons vécu ensemble ces 6 dernier mois tt je suis tombée enceinte.

Je suis enceinte de trois mois, Amani. C'est lourd à porter.

Malheureusement, son amour n'était pas aussi sincère que le mien. Deux semaines après que je lui ai annoncé ma grossesse, Richard a quitté le pays, me disant par téléphone qu'il ne voulait pas de cet enfant, qu'il ne pouvait pas assumer cette responsabilité. Il m'a abandonnée.

Voilà ma vérité, Amani. Je suis seule, enceinte, et je dois désormais me battre pour cet enfant à venir, comme tu te bats pour ta sœur. Je ne peux pas t'offrir l'amour que tu mérites, je suis brisée, et je dois me reconstruire.

Je suis désolée de te faire de la peine, mais tu mérites la vérité. Reste mon ami, Amani, s'il te plaît. J'ai besoin de ton amitié, de ta force.

Avec affection,

Alima.

Amani lut la lettre, le cœur serré par la tristesse. Son espoir d'amour s'effondrait, mais face à la détresse d'Alima, la douleur de son propre cœur passait au second plan. La vie, une fois de plus, se montrait cruelle, mais Amani, le travailleur social, savait désormais ce qu'il lui restait à faire.

Chapitre 18 : La Sagesse de la Vieille Mère de Service

Le lendemain matin, le cœur lourd de la révélation d'Alima, Amani se rendit à l'ONG "Agir pour Demain". La nouvelle l'avait bouleversé, remettant en question ses espoirs, mais aussi ravivant sa compassion naturelle de travailleur social. Il devait trouver conseil, chercher la sagesse auprès de quelqu'un d'expérimenté.

Il pensa immédiatement à Maman Marie, la vieille mère de service de l'ONG. Une femme d'âge mûr, qui s'occupait de l'entretien des locaux avec une douceur et une bienveillance qui réconfortaient toujours Amani. Elle avait un regard sur la vie, une philosophie simple, mais profonde.

Pendant la pause de midi, Amani s'approcha d'elle, l'air grave. « Maman Marie, est-ce que je peux te parler un instant ? J'ai un souci. »

Elle sourit, son visage ridé s'illuminant d'une bonté naturelle. « Bien sûr, mon fils. Qu'est-ce qui te tracasse ? »

Amani s'ouvrit à elle, lui confiant l'essentiel de l'histoire d'Alima : l'amour inavoué du lycée, les retrouvailles, sa confession, et enfin, la réponse d'Alima, enceinte et abandonnée par Richard.

Maman Marie écouta attentivement, hochant la tête, ne l'interrompant pas. Quand Amani eut fini, elle resta silencieuse un instant, puis posa une main douce sur son bras.

« Mon fils, Amani, » commença-t-elle d'une voix calme. « Tu aimes cette fille, n'est-ce pas ? »

Amani hocha la tête. « Oui, Maman Marie. Je l'aime. »

« Alors, » continua-t-elle, son regard empli de sagesse, « ne laisse pas une grossesse, et encore moins un père lâche, arrêter l'amour que tu ressens pour Alima. »

Amani la regarda, surpris par la force de ses mots.

« L'enfant n'a rien demandé, Amani. Il est innocent. Et Alima, elle est victime de la méchanceté d'un homme. Elle a besoin de soutien, d'amour, pas de jugement. »

Elle marqua une pause, ses yeux brillants d'émotion. « Toi, Amani, tu es un homme de cœur, un travailleur social. Tu sais ce que c'est de se battre, de surmonter les épreuves. Cet enfant, cette situation, c'est une épreuve

de plus, pour elle, mais aussi pour toi, pour tester la grandeur de ton amour. »

« Tu as la chance d'aimer quelqu'un de bien, qui a du courage. Si tu sens que c'est la femme de ta vie, ne la laisse pas s'éloigner à cause des circonstances. L'amour, le vrai, Amani, il surmonte tout, même les enfants des autres. »

Les mots de Maman Marie furent une révélation. Ils balayèrent ses doutes, sa tristesse, et ravivèrent la flamme de son amour pour Alima. La sagesse simple de cette femme de service avait une fois de plus ouvert la voie à Amani. Il savait désormais ce qu'il devait faire.

Les mots de Maman Marie furent une révélation. Ils balayèrent les doutes d'Amani, sa tristesse, et ravivèrent la flamme de son amour pour Alima. La sagesse simple de cette femme de service avait une fois de plus ouvert la voie à Amani. Il savait désormais ce qu'il devait faire.

Le soir même, de retour chez lui, Amani prit la plume, son cœur rempli d'une détermination nouvelle et d'un amour inconditionnel. Sa lettre n'était plus une demande de clarification, mais une déclaration et une promesse.

Chère Alima,

J'ai bien reçu ta lettre, et je te remercie pour ta franchise. Tu as été honnête avec moi, et je respecte ton histoire et ton courage.

J'ai réfléchi longuement à tout ce que tu m'as dit. Et je t'écis aujourd'hui pour te dire que rien de ce que tu m'as révélé ne change les sentiments que j'ai pour toi. Au contraire, cela les renforce.

Ce qui s'est passé avec Richard, son abandon lâche, tout cela n'est pas de ta faute. Tu es une victime, et l'enfant qui grandit en toi est innocent. Maman Marie, une femme sage de mon travail, m'a dit aujourd'hui : "Ne laisse pas une grossesse sans père arrêter ton amour pour Alima". J'ai écouté ses mots, et ils ont résonné en moi.

Alima, je ne suis pas Richard. Je suis Amani, l'homme qui se bat pour sa famille, l'homme qui a appris à transformer son handicap en force. Je suis le travailleur social qui veut aider les autres.

Je suis prêt à assumer cette situation avec toi. Je suis prêt à t'aimer, toi et cet enfant à venir, comme si c'était le mien. Je suis prêt à être l'homme, le partenaire et le père dont vous avez besoin.

Ouvre-moi ton cœur, Alima. Ne te bats plus seule. Accorde-moi une chance, accorde-nous une chance.

Avec tout mon amour et mon soutien,

Amani.

Amani posta la lettre avec un sentiment de plénitude. Il avait fait son choix, un choix audacieux, guidé par son cœur et sa compassion. L'avenir était incertain, mais il était prêt à l'affronter, la main tendue vers Alima.

Amani avait pris son courage à deux mains, écouté la sagesse de Maman Marie, et écrit à Alima, lui offrant son cœur et la promesse d'accepter l'enfant à venir comme le sien. L'attente fut une fois de plus une épreuve.

Quatre jours plus tard, la réponse d'Alima arriva, une lettre écrite à la main, dont les mots dansèrent devant les yeux d'Amani. C'était une réponse pleine de gratitude, d'émotion, et d'un amour naissant, mêlé de la douleur de son passé récent.

Cher Amani,

Ta lettre... je n'ai pas les mots pour décrire ce que j'ai ressenti en la lisant. J'ai pleuré, Amani, pas de tristesse, mais de soulagement et d'espoir. Personne, jamais, n'avait fait preuve d'une telle bonté envers moi.

Richard m'a abandonnée quand j'avais le plus besoin de lui. J'étais seule, terrifiée, et je pensais que ma vie était finie, que je n'aurais plus droit au bonheur.

Ta proposition, ton amour inconditionnel, c'est un miracle, Amani. C'est la preuve que les hommes de cœur comme toi existent encore. J'accepte, Amani. J'accepte ton amour, ton soutien, ta main tendue.

Oui, je veux que nous essayions. Je veux que nous construisions quelque chose ensemble. Je suis prête à t'ouvrir mon cœur et à t'accueillir, toi et cet amour immense que tu me portes.

Je sais que le chemin sera difficile, que les regards de la société seront peut-être durs. Mais avec toi, Amani, je me sens forte. Je me sens capable de tout surmonter.

Je suis heureuse, Amani. Merci d'être la personne que tu es. Je t'aime.

Avec tout mon amour,

Alima.

Amani lut la lettre, les larmes aux yeux. Le désespoir avait fait place à une joie immense. La vie, malgré ses détours cruels, lui offrait une seconde chance, une chance de construire une famille avec la femme qu'il avait toujours aimée, et d'offrir un avenir à un enfant qui, comme lui, n'avait pas eu un début de vie facile. L'homme de la famille était désormais prêt à fonder la sienne.

Épilogue : Les Doutes du Bonheur

Cinq années s'étaient écoulées, tissant la toile d'un bonheur simple mais solide. Amani et Alima s'étaient mariés, scellant leur union devant les hommes et devant Dieu, avec la bénédiction de leurs familles, même si le père Kotokossou avait eu quelques réticences initiales face à la situation d'Alima. Ils avaient accueilli l'enfant d'Alima, qu'Amani aimait comme le sien, et avaient eu deux autres enfants ensemble, formant une famille de cinq personnes unie et heureuse.

Amani travaillait toujours avec passion à l'ONG "Agir pour Demain", progressant dans la hiérarchie et faisant une différence notable dans la vie des personnes handicapées. Alima, de son côté, avait ouvert sa propre petite entreprise de communication, épanouie et indépendante.

Ils formaient un couple solide, respecté, un exemple de résilience et d'amour inconditionnel. Mais aujourd'hui, Amani, assis sur la terrasse de leur maison un soir, les enfants dormant paisiblement, se posait une question qui, parfois, le tirait de son sommeil. Une question insidieuse, née d'une insécurité profonde.

Il regarda Alima, occupée à lire un livre, belle et sereine. Cinq ans de vie commune, trois ans de mariage, et pourtant, le doute, tapi dans un coin de son esprit, refaisait surface. C'était une faille dans son bonheur, une ombre au tableau parfait.

Il s'interrogeait sur l'amour réel d'Alima. Bien sûr, elle lui disait "je t'aime", elle était une épouse attentionnée, une mère aimante. Mais si Richard, le père biologique de son premier enfant, le lâche qui les avait abandonnés, revenait aujourd'hui ?

Si Richard, le fils du préfet, l'homme du lycée pour qui Alima avait eu le béguin, réapparaissait, riche, repent, et souhaitait reprendre sa place de père et de mari potentiel, qu'arriverait-il ?

Amani se souvenait de ses propres mots dans sa lettre, quand il lui avait avoué l'aimer depuis toujours. Il se souvenait de la réponse d'Alima, pleine de nuances. Elle l'aimait, oui, mais d'un amour né de la gratitude, de la sécurité, de la bonté qu'il lui avait offerte face à la détresse. Était-ce suffisant face au fantasme du premier amour, du statut social que Richard représentait jadis ?

Il savait que c'était une pensée injuste, un manque de confiance en la femme qu'il avait épousée. Mais l'insécurité liée à son handicap, au passé d'Alima avec Richard, tout cela se mêlait pour créer ce doute lancinant.

Il prit une profonde respiration, se résignant à affronter cette peur. Le bonheur qu'il avait construit était réel. La famille qu'il avait fondée était son royaume. Le reste n'était que des fantômes du passé. Il se leva, s'approcha d'Alima, et lui prit la main.

« Je t'aime, Alima, » dit-il, avec une intensité qui surprit presque.

Elle le regarda, son visage s'illuminant de ce sourire qui faisait disparaître tous ses doutes, et répondit d'une voix douce : « Je t'aime aussi, Amani. »

À cet instant, les doutes s'évanouirent, balayés par la réalité de l'amour présent.